

PER
4-154

l'intermittent

Hélène Pelletier-Baillargeon
Elisabeth Hone-Bellemare
Lysiane Gagnon
Michèle Lalonde
Mona-Josée Gagnon

Richard Gay
Jacques Lacoursière
Jean-Yves Roy



réféc

femmes du



\$1.

numéro 140

Novembre 1974

AS-TU DEUX MINUTES?

Lis-donc
QUÉBEC-PRESSE

chaque
semaine



Je désire m'abonner à Québec-Presse.

\$15. par année
\$ 7.50 (six mois)

NOM
ADRESSE

TELEPHONE

LIVRAISON PAR
COURRIER (DES LE
VENDREDI MATIN)
ET
EN VENTE DANS
LES KIOSQUES (DES
LE SAMEDI MATIN)

Faites votre cheque ou mandat-poste à l'ordre de Québec-Presse, 9670 Pelouin, Montréal.

SOMMAIRE

**novembre
1974
numéro 140**

Maintenant

Revue mensuelle publiée par LES ÉDITIONS MAINTENANT INC. Siège social:
775 boul. Lebeau, Montréal.

DIRECTEUR-FONDATEUR: 1962-1965

Henri Bradet

DIRECTEUR: 1965-1972

Vincent Harvey

DIRECTRICE:

Hélène Pelletier-Baillargeon

SECRETAIRE DE RÉDACTION

Laurent Dupont

COMITÉ DE RÉDACTION:

Robert Boily, Fernand Dumont, Laurent Dupont, Jacques Grand'Maison, Michèle Lalonde, Louis O'Neill, Daniel Pinard, Hélène Pelletier-Baillargeon, Jean-Yves Roy et Pierre Vadeboncoeur.

SECRETAIRE ADMINISTRATIVE:

Madeleine Desrosiers

CONCEPTION GRAPHIQUE:

Louis Charpentier

ILLUSTRATION PAGE COUVERTURE:

Suzanne Joubert

PHOTOS:

Jean-Yves Roy

IMPRESSION:

Imprimerie Montréal Offset Inc.

DISTRIBUTION:

Les Messageries Dynamiques Inc.

(514) 384-6401

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

Abonnement d'un an \$9.00

Abonnement d'étudiant \$6.00

Abonnement de soutien \$15.00

N.B. Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

Courrier de la deuxième classe

Enregistrement no 1419

La revue Maintenant est indexée dans RADAR

RÉSIDENT DU SECRETAIRE:

2765 Chemin de la Côte Ste-Catherine,
Montréal H3T 1B5, Qué.

(514) 739-2758

femmes du Québec

Libérées, elles vous libéreront
un éditorial d'Hélène Pelletier-Baillargeon 4

Se taire ou s'exprimer
Une lettre d'Elisabeth Hone-Bellemare 7

Impressions d'elles
Jean-Yves Roy 8

Le Women's Lib, version québécoise
Lysiane Gagnon 12

Anatomie du féminisme
Michèle Lalonde 16

Poèmes et recettes de cuisine,
à votre choix 18

La Québécoise, trop tôt libérée
Jacques Lacoursière 20

Les syndicats et la condition féminine
Mona-Josée Gagnon 25

En tant que femmes
Richard Gay 28

L'autre solitude
par Jean de Bonville 31

A tes risques
par Daniel Pinard 32

Le Journal ajouré
par Jacques Rivet 34

N.B.: Les dessins et les photos de ce numéro
sont respectivement de Suzanne Joubert et de Jean-Yves Roy.

Libérées, elles vous libéreront

ÉDITORIAL

Le grand principe:

"Plus les idées sont subversives plus il convient de les exprimer avec mesure".

Françoise Giroud, ministre

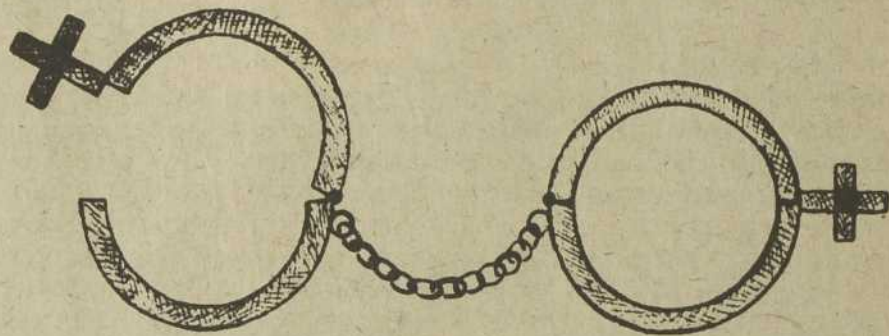
Le conseil de ma mère:

"Plus le morceau est gros, plus tu dois le servir avec une petite cuiller".

Estelle L. Pelletier, ménagère



PHOTO: JEAN-YVES ROY



Dans le Québec calfeutré des années 40, les premières démarches des femmes pour obtenir le droit de vote se heurteront à un mur de préjugés et d'émotivité où évêques et politiciens accableront à qui mieux mieux les premières suffragettes qui réclament pour les femmes des droits aussi élémentaires que celui de disposer de leur salaire ou de recevoir des allocations familiales (Gérard Filion se moquera même de l'idée saugrenue des allocations familiales en disant qu'elles lui font penser aux "primes pour les veaux"!...) Conspuées et ridiculisées par leurs compatriotes, les premières militantes québécoises devront aller chercher au Canada anglais les appuis qui leur font défaut chez nous. La réponse et la solidarité des Canadiennes anglaises ne se fait pas attendre. En 1940, les femmes du Québec, les dernières du Canada, obtiennent leur droit de vote.

Les circonstances particulières où s'effectuèrent les luttes de ces pionnières que furent Thérèse Casgrain ou Idola Saint-Jean marquent encore aujourd'hui le style d'engagement politique officiel des femmes et les frustrations confuses que les Québécoises entretiennent à juste titre à son endroit. La raison profonde en est, selon moi, que l'engagement politique actuel de telle femme député ou de telle femme sous-ministre est malheureusement en discontinuité

avec le modèle historique vrai et enraciné de la militance féminine d'avant 1840 (Voir, ici, l'article de Jacques Lacoursière). Ce modèle historique, nous en avons perdu la mémoire durant plus d'un siècle et il n'inspire plus chez nous de créativité chaleureuse et originale au niveau de notre activité politique. Notre enracinement féminin dans la vie concrète et difficile de ces milliers de "petites patries" dont est constitué le Québec d'aujourd'hui, n'est jamais ou presque à la source de l'engagement des rares femmes qui parviennent actuellement à gravir les échelons du pouvoir politique. Celles qui y parviennent le font malheureusement selon un modèle issu de nos moeurs politiques les plus traditionnelles. Moeurs politiques des moins invitantes, il faut le reconnaître, pour des femmes éprises de contacts humains vrais et respectueux de la voix des petits et des humbles qui partagent leur existence quotidienne...

A l'heure du Watergate, de l'enquête sur le crime organisé ou sur les rivalités intersyndicales, bien des femmes sincères et de bonne volonté ressentent une répugnance insurmontable à se lancer dans l'arène politique tant elles redoutent d'y trouver violence, corruption, combines, manigances frauduleuses, trafic d'influences, mépris et manipulation de la bonne foi des petites gens. Leur instinct ne les trompe certes pas dans bien des cas! Mais cet instinct n'aurait que particulièrement raison s'il devait les conduire à tolérer passivement que soient ainsi définies plus longtemps sans elles les règles boiteuses du pouvoir auquel nous sommes tous soumis, hommes, femmes et enfants.

Mais pour devenir agent de transformation efficace dans notre vie politique, la femme doit refuser les règles du jeu de la politique traditionnelle où elle ne peut que jouer perdante au départ. Dans cette ambiance que Jérôme Proulx décrivait comme le "panier de crabes", quelle femme isolée saurait faire entendre efficacement une voix qui convie à des changements radicaux dans nos problèmes de gérance de la chose publique?

Je concrétiserai ici ma pensée en rappelant la brève et amère carrière politique d'une Claire Kirkland-Casgrain. J'ai été la première, dans le temps, à parler avec sévérité de la politique culturelle de l'ancien ministre. Pourtant je ne sache pas que ce que j'interprétais comme des erreurs politiques graves ait jamais attiré sur la tête d'un seul ministre mâle autant de blâmes, d'ironie grossière et de procès d'intentions! Et pourtant notre Assemblée nationale ne manquait pas à l'époque de têtes de turc masculines tout autant stimulantes pour exciter la verve des pamphlétaires et des caricaturistes. M. Bourassa lui-même a fait preuve, à l'endroit de son ministre féminin, d'une désinvolture méprisante qu'il ne se serait jamais permise envers le plus minable de ses "back-benchers".

Mais je crois que le défaut d'aiguillage d'une carrière comme celle de Madame Casgrain résidait dans son caractère conventionnel calqué sur les carrières masculines traditionnelles. Avocat, comme tant d'autres politiciens d'hier et d'aujourd'hui; fille de député sollicitée pour perpétuer après son père un style de représentation populaire marqué au coin du paternalisme propre aux structures pyramidales de la politique traditionnelle. Ainsi lancée, Madame Casgrain ne pouvait manquer de voir ses moindres erreurs montées en épingle et dénoncées comme autant de symboles de la fatigue et de l'inertie des vieux régimes. Prisonnier d'un style étranger à nos véritables racines populaires, son leadership, inauguré fort probablement dans la sincérité et la bonne volonté, ne pouvait manquer d'être très tôt emprisonné dans des structures sclérosées et coupé de ce qui aurait dû en assurer la vitalité, c'est-à-dire une véritable communication avec la base québécoise dans le domaine culturel.

L'exemplarité d'un tel destin me renvoie très naturellement

à cette question fondamentale qui est la suivante: en quoi l'héritage vivant, chaleureux et engagé des Québécoises politisées d'avant 1840 peut-il aujourd'hui devenir un projet original et créateur pour leurs filles de 1974?

Selon moi, l'essentiel du message que nous livrent nos aïeules paysannes, dans les péripéties de leur destin bouleversé et passionné, c'est celui de la fidélité à l'idéal communautaire des solidarités de base. Car si nos moeurs politiques doivent être un jour guéries de la froideur impersonnelle de la communication par paperasses ou livres blancs interposés, de l'étroitesse implacable des normes technocratiques, de l'indifférence hautaine des pouvoirs distants, ce sera le jour, entre autres, où des femmes de coeur et de tête auront retrouvé l'assurance perdue de jouer enfin le jeu politique selon leurs propres valeurs et leurs plus sûrs instincts.

Le pouvoir a assez longtemps descendu du haut pour aller vers le bas, qui sait si, les femmes se mettant avec confiance et ténacité à l'écoute de leur milieu, il ne pourrait pas, enfin, remonter de la base pour créer enfin un nouveau type de pouvoir attentif et fraternel?

Outre la libération qu'elles doivent entreprendre contre les vieux modèles de carrières politiques traditionnelles, les Québécoises doivent aussi se libérer d'un deuxième mythe: celui des compétences savantes. Beaucoup de militantes saines, intelligentes et fourmillantes d'initiatives, s'imaginent à tort que, pour assumer avec compétence des responsabilités dans la vie politique, il faille absolument avoir séché des années durant sur des recherches en économie, en sciences politiques, en droit ou en administration.

Toutes ces connaissances ne sont certes pas à déprécier. Mais elles ne constituent pas l'essentiel. Beaucoup de femmes sérieuses doutent cependant d'elles-mêmes à cause de leur soi-disant manque de préparation, sans se donner la peine d'observer qu'un grand nombre de nos représentants élus, non seulement sont d'une ignorance crasse dans tous ces domaines, mais encore joignent à leur pauvreté intellectuelle une prétention et une suffisance sans bornes qui leur font négliger de s'entourer de conseillers compétents et éclairés pour compenser leurs propres lacunes. Mesure pourtant bien essentielle et que la première ménagère élue député s'empresserait au contraire de prendre. Tous nos ministres passés d'ailleurs, que les jeux politiques amenaient à s'occuper un jour de la voirie, le lendemain des affaires culturelles et le mois suivant des finances, ne réalisaient ces pirouettes brillantes que grâce à la pyramide invisible des sous-ministres et des innombrables fonctionnaires professionnels qui eux, ne déménageaient pas chaque fois avec leur chef et continuaient de rédiger fidèlement les discours du suivant...

Enfin, un dernier mythe dont les Québécoises doivent au plus tôt se libérer, c'est celui de la rationalité. Le coeur, le vouloir vivre collectif et la passion chaleureuse des femmes du Québec sont indispensables à la poursuite d'un authentique projet collectif. Ce ne sera pas dans l'abstraction désincarnée des équations mathématiques des technocrates que nous puiserons les forces nécessaires pour mener à bien ce projet qui nous fait vivre dans une commune espérance. Mais bien dans la pure passion de nos coeurs et de nos ventres de Québécoises, héritières des douces ménagères de Saint-Eustache et de Saint-Benoît des Deux-Montagnes. Nos aïeules qui, dans les aubes grises de 1837, cachaient dans la musette de leurs hommes, avec une bonne tranche de lard, un gros quignon et un flacon de petit blanc, un sac de balles grossières fondues à mêmes les cuillers de la maison...

Hélène Pelletier-Baillargeon

LIMINAIRE

Ce n'est certes pas une nouvelle doctrine sur la condition féminine que l'équipe de *Maintenant* livre aujourd'hui à ses lectrices (teurs). Plutôt quelque chose qui ressemble aussi bien à nos fins de veillées entre amis qu'à nos fins d'assemblées politiques où, après nous être bien asticotés et bien chamaillés, nous nous découvrons finalement tous encordés, pour le meilleur et pour le pire, au nom de cet essentiel qui reste ce pays sans bon sens...

Cet essentiel, Jacques Lacoursière nous rappelle qu'il interpellait déjà très fortement nos aïeules qui, du début du régime français jusqu'en 1840, menaient une vie politique fort active tout en ne se privant aucunement d'aimer follement les hommes, la bonne chère et les cotillons brodés.

Lysiane Gagnon, continuant à les suivre à la trace, nous explique en quoi la question féminine québécoise, tout enchevêtrée dans notre problématique nationale et sociale, fait son petit bonhomme de chemin suivant un itinéraire souple où se décèlent certes, les emprunts européens ou américains, mais aussi les accommodements créateurs.

Encore sous le charme des Filles du Roy, Richard Gay nous donne un exemple récent de cette créativité chaleureuse, soucieuse de solidarités et de communication, en refaisant avec nous le cheminement passionné des femmes cinéastes du groupe *En tant que femmes* de l'O.N.F.

Mona-Josée Gagnon évoque la lente ouverture du mouvement syndical à la cause féminine et, observant tour à tour l'évolution de la F.T.Q., de la C.S.N. et de la C.E.Q., caractérise les positions actuelles de chacune des centrales par rapport aux problèmes de la femme au travail.

Jean-Yves Roy, toujours désinvolte face aux dogmes de la psychiatrie officielle, nous livre en confidence quelques "impressions d'elles" dont nous sortons en assez bon état et, somme toute, pas trop frustrées par rapport à la "chose" dont Freud disait que l'absence nous mortifiait terriblement depuis les siècles des siècles.

Une contribution piquante: Elizabeth Bellemare, psychologue pressentie pour "équilibrer" Jean-Yves Roy, dénonce dans sa lettre de refus, le format rigide où nous prétendons enfermer la prise de la parole féminine. Et, à l'instar de la mère d'Yvon Deschamps, nous confie en toute simplicité "qu'elle n'a pas pu travailler (à l'article) parce qu'elle avait trop d'ouvrage!" Beaucoup des nôtres se reconnaîtront sans doute à ses accents de sincérité.

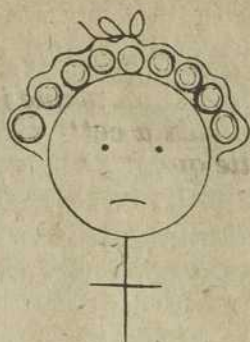
Michèle Lalonde dans son petit essai d'"anatomie du féminisme" nous donne à comprendre le féminisme comme une entreprise de démystification de la femme par la femme, une vision femelle et essentiellement profane du monde et de la nature, bref comme une volonté d'humanisation de notre civilisation.

En pages centrales enfin, nos lectrices (teurs) trouveront les meilleures recettes de cuisine et les meilleurs poèmes sélectionnés pour elles (eux) par les plus fines gueules de l'équipe de *Maintenant* qui, soit dit en passant, les ont presque aussi fines que les messieurs du Goncourt.

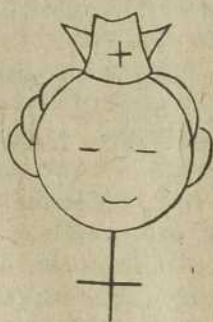
Bon appétit à tous!

H.P.-B.

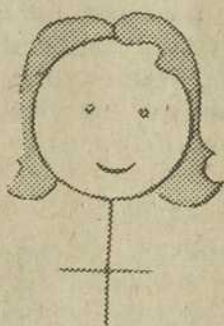
N.D.L.R. Avons-nous l'air, à humer tout cela, d'une revue qui a envie de crever?...



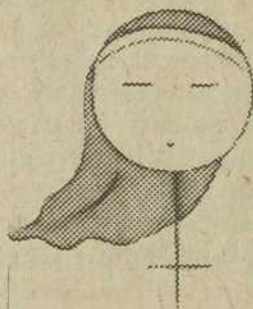
la ménagère
pognée



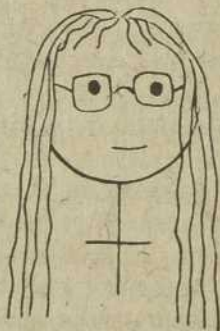
l'infirmière
~~dévote~~ syndiquée



la femme
éternelle



les Filles du Roy



la manifestante



la présidente

Mme Hélène Pelletier Baillargeon,

Vous me demandez un article sur la femme québécoise, texte qui pourrait être un commentaire de l'exposé de Jean-Yves Roy, psychiatre, sur les fondements naturels de la féminité.

L'affaire me tente, le sujet me passionne. Etre femme, au Québec, qu'est-ce que c'est? Depuis que je suis née, il y a plus de quarante ans, qu'année après année, je réponds à cette question de diverses façons, tant par la vie qui me mène, que par celle que je choisis: fille, soeur, étudiante, psychologue, épouse, mère, professeur (le féminin, ici, n'existe pas!) chacun de ces attributs comporte tant de réponses et tant d'interrogations!

Je réfléchis. Décidément, je suis mal à l'aise devant le projet d'un texte écrit, fixé et définitif sur un sujet aussi nuancé, aussi mobile, aussi vivant. Je vois tellement mieux une table ronde! J'imagine déjà les idées bouger, bondir d'une personne à l'autre, s'étoffer, se colorer et rejoindre ainsi de plus en plus la réalité, celle de la vraie vie, la vie vécue.

Je vous propose cette solution. Elle ne vous étonne pas. "Les femmes n'aiment pas écrire", dites-vous. Vous en avez sollicité plusieurs. Toutes, elles ont plein d'idées, elles sont toujours prêtes à en parler, à en discuter. Mais, elles sont rarement là pour les fixer seules, sur papier.

Mais hélas! La revue *Maintenant* ne peut, dans ce numéro, réaliser un tel projet. Il y a, à cela, d'excellentes raisons que vous m'expliquez. Je les comprends. Les limites budgétaires de "*Maintenant*" sont rigoureuses et les inquiétudes financières, constantes. Une table ronde n'est pas possible actuellement. Et j'admire le courage et la ténacité de votre équipe qui poursuit son travail sans relâche.

Mais je constate aussi, qu'une fois encore, pour d'excellentes raisons, les femmes ont à choisir entre se taire ou s'exprimer par des moyens qui ne sont pas les leurs. Leur propre sous-culture, leurs modes de fonctionnement ne convergent pas vers les bons, les vrais instruments d'expression, puisque ce sont les seuls utilisables. Aujourd'hui, c'est le texte écrit: pas d'autre choix possible. C'est rationnel, c'est inattaquable. Mais voilà! Les femmes n'aiment pas écrire. Donc, nous nous taisons.

Est-ce que je choisis, moi aussi, de me taire? ou de me lancer dans ce commentaire écrit sur les fondements naturels de la féminité?

Qu'est-ce que, aujourd'hui, on peut qualifier de nature? La société émane de la nature, mais la société fabrique aussi la nature. Edgar Morin, dans son *Paradigme perdu* nous entraîne très loin dans cette réflexion.

La nature féminine est dictée, fabriquée, dans une large mesure, par la société. Qu'est-ce que Jean-Yves Roy, psychiatre, viendra nous dire, en 1974, sur les fondements naturels de la féminité? Je suis curieuse de voir ce texte. Il m'intrigue déjà. Et puis, je dois dire que, au départ, sans l'avoir lu, il m'agace. Je m'insurge contre cette idée du Psychiatre, Grand-Prêtre d'aujourd'hui, homme, bien sûr, qui vient nous dire la Vérité et nous expliquer notre nature. Nous saurons enfin si nous sommes de vraies femmes, saines et équilibrées, si nous correspondons à ces critères.

Je parodie? Certes! Je ne doute pas de la compétence de Jean-Yves Roy ni de son objectivité, ni de son ouverture d'esprit, ni de la collégialité qui règne au sein de l'équipe de *Maintenant*. "Ca aurait pu être une femme", m'avez-vous expliqué. Mais voilà! c'est un homme. Freud l'était aussi et combien d'autres, philosophes, législateurs, écrivains, couturiers, publicistes, qui, au cours des siècles, nous ont définies. Le poids de ces siècles est vraiment trop lourd! Et je n'accepte plus! Ce n'est pas rationnel, ce n'est pas raisonnable c'est strictement émotif!

Je n'écrirai donc pas ce commentaire sur les fondements naturels de la féminité.

Et si, au lieu, j'étais raisonnable? Alors là, je n'écrirais plus du tout, pas même cette lettre faute de temps. Je pourrais, sans vous étonner, faire une énumération des activités qui, en ce début d'année scolaire, remplissent le quotidien de ma vie: du réfrigérateur défectueux, aux comités d'écoles, en passant par les vingt-quatre repas quotidiens, la préparation de mon cours et les moments-de-disponibilité-totale-nécessaire-aux-vraies-rencontres. La liste pourrait être très longue. Elle serait peut-être drôle, mais finalement, banale et de peu d'intérêt.

Est-ce la vraie vie? Sommes-nous loin, ou pas, des fondements naturels de la féminité?

Ce que j'en sais, c'est qu'actuellement, cette vie ne me permet pas de m'attarder, pour *Maintenant*, et de réfléchir longuement avec d'autres Québécoises sur ce que nous sommes, toutes ensemble.

Et cela, aujourd'hui, je le regrette.

Elisabeth Hone-Bellemare

se taire ou s'exprimer

Impressions d'elles

par Jean-Yves Roy

D'origine plutôt modeste, la première femme que j'ai connue était tenace et fière. Son mari étant retenu à l'hôpital par une maladie chronique, elle assumait, seule, la charge d'une maisonnée de neuf enfants dont j'étais le cadet. De plus, elle pourvoyait à la subsistance de sa famille en dirigeant une agence de services sociaux pour personnes sourdes. En dépit de cette double besogne, j'ai toujours senti ma mère attentive aux réalités ambiantes, perspicace et vigilante, sans défaillance en face d'une société qui ne l'avait certes pas choyée.

Il est certain que cette image de courage à tant de sensibilité mêlé m'habite encore et s'impose à mon esprit dès qu'on évoque, autour de moi, la réalité féminine. Je me demande même si cette image de la mère n'est pas celle qui surgit à l'esprit de tout être humain - homme ou femme - dès qu'il est question d'aborder un peu en profondeur le problème de la femme, ici au Québec ou ailleurs.

Pour ma mère, cette équation mère-femme était une vérité première, un donné fondamental de la vie, une des prémisses de la civilisation: bref, une affirmation qu'il ne s'agissait surtout pas de mettre en doute. Et comme, en plus, elle avait reçu les rudiments de son rôle de mère dans un siècle aux exigences extravagantes, elle demeurerait hantée par une vision presque mythique de ce rôle maternel. Elle percevait la fonction maternelle comme une sorte de phénomène de diffusion par où la mère devait se départir de sa propre substance au profit d'un autre qui, l'absorbant, en tirerait vie et croissance. Dans ce contexte, elle demeurerait persuadée que toute velléité même d'émancipation devenait signe d'égoïsme puisque c'était songer à tirer profit de ce qui, de droit, disait-on, revenait à l'autre. Dans cette perspective, au bout de cette entreprise nourricière, c'était la mort, ou, avec un peu de chance, une vieillesse possiblement heureuse après un long deuil de soi. Si, par malheur ou, à la suite d'un concours de circonstances, la femme devait travailler à l'extérieur de la maison au cours de son existence, ce ne pouvait être qu'en fonction de sa maternité, c'est-à-dire que le travail devenait ni plus ni moins qu'une extension de la fonction maternelle-nourricière, faute de quoi, il eût été condamnable.

Lorsque ma mère parlait de ses "problèmes de femme", c'était toujours pour dénoncer cette contradiction profonde entre l'être-mère et l'être-soi. Elle vivait sa situation comme s'il n'eût pas été possible d'être à la fois une vraie mère au sens où l'entend, l'entendait la culture, et une vraie femme avec ce qu'elle sentait émerger du fond d'elle-même comme aspirations, désirs et vouloir d'être. Certaines amies de ma mère la plaignaient, disant qu'en raison de son travail elle ne pouvait donc pas se consacrer à ses enfants. L'analyse sous-jacente à leurs propos était fort simple: une femme se doit d'être mère en totalité; celle qui ne peut remplir cette fonction de façon totale doit se sentir malheureuse, c'est-à-dire coupable de non-conformité à l'exigence sociale. Elles perdaient de vue, comme tant d'autres, le droit de la femme

à l'être-soi et oubliaient que toute femme peut aussi se sentir coupable vis-à-vis soi-même de la non-réalisation de soi.

De toute manière, cette dichotomie entre l'être-soi et l'être-mère constitue une absurdité dont les femmes de maintes générations ont porté tristement le poids. Je me rappelle de ces femmes évoquant à temps et à contretemps "les sacrifices" qu'elles faisaient "pour leurs enfants". Et je croyais, bien naïvement, à une certaine époque, qu'il s'agissait là de plaintes mesquines ayant trait à des situations matérielles frustrantes. Ce n'est que plus tard que j'ai pu mesurer toute la charge affective que contenaient ces allusions, quand j'ai saisi que, dans un certain contexte culturel, c'était le sacrifice d'elle-même que la femme devait effectuer pour être à la hauteur de l'expectative sociale par rapport à la maternité; donc que de fait, des femmes se sacrifiaient au profit de leur descendance.

Cette demande, adressée à la femme, d'un sacrifice de soi au nom de la fonction de mère révèle assez le mythe entretenu par toute une civilisation autour de la femme-mère-idéale. Et ce mythe est profond. On a tous rêvé d'avoir une mère parfaite. Immensément aimante. Une mère sans limites, à la mamelle métropolitaine. Une mère toute de chaleur et de tendresse. Et, pour aucun d'entre nous, ce rêve n'a été exaucé. Dans la réalité, nous nous sommes retrouvés en face de femmes concrètes, tangibles et, partant, limitées. Aussi passons-nous une partie de notre vie à faire le deuil de cette mère-idéale; nous n'arrivons pas toujours vraiment à nous consoler de sa non-existence dans le réel.

Dans l'actuel débat sur la libération de la femme, c'est peut-être d'abord ce fantasme d'une mère idéale dont il nous faut débayer le terrain collectivement. Et, de ce seul point de vue, la tâche n'est pas facile. Partout, des signes de cette attente d'une mère mythique se manifestent. Il suffit de penser à l'angoisse de certains devant le phénomène des garderies: "Si les mères abandonnent les enfants, qu'advient-il de notre société?" Cette angoisse n'est pas d'aujourd'hui. Qu'on pense aux accusations lancées par la psychiatrie à l'endroit de la Mère. Pendant toute une époque, on a parlé d'une Mère schizophrénisante, c'est-à-dire d'une mère qui engendrait la maladie mentale de son enfant. On a encore accusé la Mère de la débilité ou de la délinquance de ses rejetons. A une époque où, justement, la femme commençait de s'émanciper, la psychiatrie proclamait la nécessité de la présence continue de la mère auprès de l'enfant. Elle rejetait le blâme de la maladie mentale sur les incompétences hypothétiques de la mère, sur son absence, son manque de chaleur, etc. La psychiatrie, avec ses moyens, réagissait, comme le reste de la société, à une façon nouvelle d'envisager le rôle maternel.

L'évolution de la psychiatrie, depuis le début de ce siècle,

présente plusieurs points d'intérêt par rapport à cette question de la femme. Née à une époque victorienne, la psychanalyse freudienne a d'abord dénoncé l'inhibition sexuelle, le refoulement et la contrainte sociale en face de l'exercice du plaisir. Il est apparu, à ce moment de l'histoire, que la femme jalousait le sort du mâle et lui enviait une certaine liberté d'expression érotique. En termes savants, on a conclu que la femme se percevait comme castrée et conservait, au fond d'elle-même, la nostalgie d'un pénis dont on l'avait privée.



(PHOTO JEAN-YVES ROY)

Mais la guerre est survenue. Et l'angoisse qui a suivi cette catastrophe planétaire était d'un autre type. Les gens s'interrogeaient sur l'existence, se posaient des questions sur la vie et son sens. Une psychiatrie plus existentialiste est née dont la portée déborde largement le cadre de l'exercice de la sexualité. C'est ainsi que, depuis la guerre, on aborde de plus en plus souvent le monde de la psychose où il est, justement, question de relation à la mère, de désir inconscient d'omnipotence, et de craintes de mort ou d'éclatement. C'est également depuis la guerre qu'on analyse la structure familiale ou matrimoniale. Que l'on tente des expériences du type Kibboutz dont Bettelheim (Les enfants du rêve) fournit une excellente évaluation.

Bref, après s'être interrogée sur le droit au plaisir, notre société réfléchit sur son besoin d'amour. Et cette réflexion passe par la forme la plus mythifiée d'amour que l'on connaisse: l'amour maternel. Un consensus tend à se dégager des travaux sur la question: il consiste à reconnaître en chaque enfant un immense besoin d'affection et de tendresse, mais à reconnaître également que ce besoin n'a pas exclusivement à être comblé par la femme-mère-idéale que nous avons toujours posée comme existante dans notre société. On conçoit aujourd'hui volontiers des modèles sociaux où cette fonction maternelle serait exercée différemment et dont la charge serait répartie autrement.

Les quelques réflexions précédentes peuvent nous aider à entrevoir l'immensité de la tâche sociale confiée à la femme dans nos cultures occidentales. En fait, à peu de choses près, on exigeait de la femme qu'elle soit dépositaire des valeurs affectives de notre univers. C'est ainsi qu'on la reconnaissait imbue d'affection et de tendresse, voire d'intuition (une forme plus affective d'intelligence). On la percevait au mieux dans son rôle maternel, où elle pouvait laisser libre cours à une relation affective et charnelle avec l'enfant, alors que les hommes, dans les réseaux de productivité et d'efficacité du monde du travail, apprenaient peu à peu à délaisser leurs émotions au profit du geste rentable, au profit de la manœuvre la plus opérationnelle possible. Tant et si bien qu'il est mal vu pour un homme de pleurer ou de vivre ouvertement ses émotions. En affaires il n'y a pas de place pour l'amitié ou pour le sentiment, dit-on volontiers.

De toute évidence, si la femme, historiquement, a accepté ce rôle, c'est qu'il lui convenait, dans une certaine mesure. Et que la femme, dans sa biologie, entretient un rapport à son corps tout à fait différent de celui qu'entretient le mâle. Le corps de la femme est plus mobile que celui de l'homme. Il se meut, se transforme quasi continuellement. A chaque moment du cycle menstruel. Au moment de la grossesse, il se métamorphose radicalement. Et la femme, partant, n'a guère la possibilité d'être absente à ce corps qui lui parle quotidiennement.

L'homme a appris à entretenir avec son corps un rapport différent. Il est, dans maintes circonstances, arrivé à considérer son corps comme instrument de production. Le corps de l'ouvrier qui peut abattre telle besogne; le corps de tel athlète qui peut accomplir telle et telle performance. Historiquement, l'homme a appris à négocier les services de son corps avec un employeur éventuel, sinon avec lui-même. A mesure que la société devient de plus en plus opérationnelle, cette négociation devient de plus en plus claire. Il va de soi, dans ces conditions, que le mâle apprenne à maîtriser son corps, à s'en forger un instrument de plus en plus efficace, c'est-à-dire dénué le plus possible d'émotions qui nuisent au rendement.

A ce propos, on peut se demander si l'homme qui a dépisté chez la femme une envie du pénis n'a pas, pour cacher son envie propre, trop insisté sur ce sentiment de "castration" de sa compagne. Est-ce que le mâle n'est pas, lui aussi, dans sa quotidienneté laborieuse, castré, coupé d'une partie plus viscérale de lui-même? Personnellement, je crois qu'à l'envie bien naturelle du pénis chez la femme correspond, chez le mâle, une envie de l'utérus et de la mamelle. Une envie d'un rapport plus intime à son corps, à ses viscères, à ses affects et à ses émotions.

Présentement, la femme pénètre peu à peu le monde du travail. Et, bien sûr, dans un premier temps, elle réclame l'é-





galité des salaires et des conditions de travail. Cette revendication ne saurait être qu'appuyée, endossée par tous: il s'agit là d'une question de justice.

Mais le monde du travail exprime assez subtilement ou grossièrement, comme on voudra, ses exigences. Pour y être accepté, il faut modifier le rapport de soi à son corps. La femme aussi, donc, y est invitée à abandonner la relation très intimiste qu'elle entretient avec son être corporel pour lui substituer une relation d'être à instrument de production. Autrement dit, on demande à la femme, pour entrer dans la course à l'efficacité, de considérer son corps comme un outil de production. Concrètement, on lui demande de travailler à temps plein, de devenir efficace, rentable, productive, d'assurer la stabilité de la fonction qu'elle occupe, etc.

Personnellement, j'ai l'impression que cette standardisation de la main-d'oeuvre féminine ne respecte absolument pas le rapport privilégié dont la femme est capable avec son corps, ses émotions, ses sentiments. Et, secrètement, je me rends compte que ce que j'espérais, c'était que l'arrivée de la femme dans le monde du travail modifiât cet univers rigide et efficace. J'espérais que, faisant place à la femme, on puisse modifier la fixité des horaires, prévoir le jeu d'une certaine souplesse dans la stabilité des rôles. Que l'on puisse inventer, finalement, un monde de travail un peu différent, un peu plus humain.

J'entends d'ici l'objection: que ce n'est pas la responsabilité exclusive de la femme de veiller à ce que l'être humain demeure en contact avec son monde intérieur, que bien des hommes sont également capables de tendresse, etc. Je suis parfaitement d'accord avec de tels propos. Il n'en reste pas moins que, dans le réel, c'est à la femme qu'on a confié le soin d'être dépositaire de ces valeurs affectives. Et que le mâle s'en est, en général, facilement délesté.

Au Québec, dans un certain contexte rural, l'homme et la femme étaient parvenus à un système de compagnonnage relativement égalitaire. Il me semble que, dans ce contexte, l'homme et la femme avaient appris, l'un et l'autre, à percevoir leurs corps comme instruments de production tout en conservant à la vie affective une dimension importante. En contexte urbain, où tous les gestes doivent devenir efficaces, on n'a pas encore, ce me semble, trouvé un tel équilibre.

Au début de ce siècle, la société demandait aux psychanalistes d'abord les inhibitions sexuelles. Après la guerre, on réclamait des thérapeutes qu'ils réfléchissent sur le sens de l'existence. Depuis une dizaine d'années, les gens réclament des solutions à leur ennui et viennent consulter à partir d'une impression désagréable d'inauthenticité ou d'inaéquation. Des formes de thérapie sont nées de là, entre autres, celles dont le but est de provoquer une prise de contact entre l'individu et son corps.



PHOTO: JEAN-YVES ROY

L'apparition de ces formules thérapeutiques, indépendamment de leur efficacité, constitue un symptôme social. Elles viennent confirmer, dans notre civilisation, l'absence considérable de lieu d'expression vraie. L'absence de lieu pour les liens ressentis, éprouvés, authentiques. Mais, surtout, ces thérapies disent la perte de contact de notre civilisation avec le corps et les valeurs viscérales. C'est peut-être ce sentiment de dislocation, de discontinuité entre l'aspiration et le vécu, entre le geste et le senti qui donne à notre époque ce goût d'ennui qu'elle porte en elle.

Il serait simpliste de voir un rapport direct entre l'émancipation de la femme et cette discontinuité du geste/émotion que notre civilisation éprouve. Toutefois, il est certain que, si la femme refuse désormais d'assumer presque seule les valeurs viscérales de la vie, un déséquilibre profond s'ensuit qui exigera un rajustement majeur, c'est-à-dire que les hommes devront aussi apprendre à vivre dans leur corps.

La civilisation mâle, celle qui croyait que l'univers devait être phallocentrique, déclarait que la femme était "occasion de péché". Au-delà des codes de morale sexuelle auxquels renvoyait cette assertion, on peut y voir un signe d'ordre social. C'est-à-dire que la femme, vivant en relation intime avec son corps, ses besoins intérieurs, etc. risquait, on s'en doute aisément, de distraire le mâle productif des fins de la productivité. Et c'est ce que j'ai appris à une certaine école: que la femme pouvait distraire l'homme de ses études, de son travail, de ses projets. Qu'elle entraînait le mâle vers les abysses de la sexualité et de l'oisiveté. Qu'elle pleurnichait et s'emportait pour rien.

Maintenant que j'ai quitté l'école, je sais que cette "occasion de péché" est un mensonge. Et que cette civilisation préférait tenir le monde du travail hors d'atteinte de l'univers viscéral dans un souci d'accroître la productivité. Or j'ai envie que la femme soit au monde du travail comme elle aura le goût d'y être.

Mais, en même temps, je me rends compte de ce que l'hom-

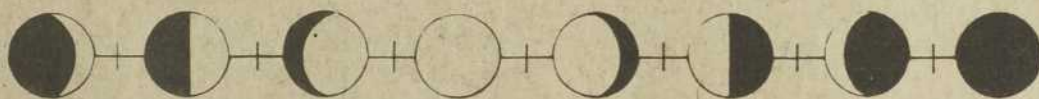
me devra modifier en lui pour qu'un équilibre nouveau devienne possible. C'est-à-dire que l'homme devra assumer à son tour une partie de la vie émotionnelle qu'il reléguait à la femme comme si telle division des rôles allait de soi. En même temps, je me rends compte que l'homme reste lui aussi à libérer, lui surtout en un certain sens. Ce problème devient chaque jour plus flagrant, en clinique. Des femmes parviennent à des synthèses assez harmonieuses entre le geste et le vécu, tandis que des hommes, autour d'elles, se sentent menacés, déconcertés, décontenancés.

Bon nombre de messieurs pourront se dire que tout allait si bien, autrefois. La femme avait accepté de jouer le rôle de femme-mère-idéale, se sacrifiant elle-même dans son devenir au profit de sa progéniture. La femme acceptait de vivre une relation charnelle à l'autre et à elle-même. Désormais, elle a envie de se vivre autrement; elle a envie de relativiser sa fonction maternelle et de faire place à un devenir-soi plus que légitime. Et l'homme se demande où il va trouver désormais la mère d'autrefois, la femme dévouée à la tendresse, dont il a quasiment toujours rêvé.

Pourtant, le sacrifice d'elle-même exigé de la femme était absurde. Comme est absurde le fantasme collectif du corps de l'homme-pur-instrument-de-production. Nous avons à inventer un homme qui soit moins déraciné de ses viscères et une femme qui puisse donner suite à ses projets d'elle-même.

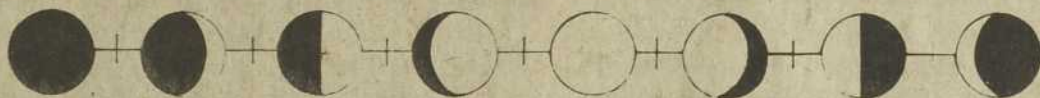
Et il m'apparaît urgent que l'un et l'autre parviennent à des synthèses harmonieuses. C'est tellement lamentable, une femme robotisée par conformisme aux exigences du monde de la productivité!

Mais, en disant ces choses, je prends conscience de leur relativité. Je me rends compte de l'ignorance profonde où je reste de la femme. Je dois avouer qu'il n'a été question ici que de livrer quelques impressions d'elles. ... ●



Petit télégramme amoureux demeuré anonyme

L'amour a pour nous défait le sens courant des gestes et des paroles. Mes allées et venues, si diverses, étrangères à notre amour, sont d'amples circonvolutions dont le centre est ton corps humble et ton esprit patient. Je vogue à des affaires où je te fête clandestinement. Je prononce hypocritement des paroles raisonnables pour célébrer, comme par un culte ésotérique, mon amour et le tien, invisibles et joints dans tous mes dires. Je joue légèrement du souvenir tendre de ta bouche, au moment même où la mienne bat des paroles indifférentes. Je t'évoque entre le ciel et moi, et à travers cet écran où tu m'apparais passe la lumière d'un jour impartial. Je suis environné d'affiches imaginaires, translucides et disposées pour ta beauté qui s'y imprime, et ces affiches de notre révolution de mai fourmillent d'inscriptions qui sont les graffitis de mon amour.



En douceur et mine de rien

par Lysiane Gagnon

"A supposer en effet qu'elle consacre le même temps que nous à la politique, ou qu'elle cherche hors de son foyer les occasions de s'instruire... la femme négligera forcément le rôle que la nature lui avait assigné; sauf exception, elle sera mère d'autant plus distraite, épouse d'autant moins attentive, qu'elle sera citoyen plus consciencieux... En outre, quelque temps qu'elle consacre à la politique, la femme n'y apportera jamais qu'une intelligence relativement inférieure. La femme nous est supérieure par les qualités de coeur et par certaines qualités de l'esprit; elle nous est inférieure sous d'autres rapports... Ce phénomène s'explique uniquement par certaines infériorités congénitales, identiques à l'inégalité de taille dont souffre la femelle du haut en bas du règne animal."

Olivar Asselin, *Le Matin*, 11 février 1922.

C'est par les milieux anglophones que le courant néo-féministe est entré au Québec, pour se répandre ensuite chez les francophones... mais de manière extrêmement diffuse et souterraine. En douceur et mine de rien. Et pourtant à un point tel que depuis trois ans environ, je n'ai pas rencontré une seule femme, quel que soit son âge et quel que soit son milieu social, qui ne soit pas sensibilisée à un degré ou à un autre à l'idéologie féministe — ce mot galvaudé que tant d'excès (aux Etats-Unis en particulier) ont rendu ambigu, et qui englobe d'ailleurs énormément d'aspirations diverses, qui vont de la simple revendication pour la parité de salaire et l'égalité des chances sur le marché du travail à la remise en question globale de nos sociétés.

En douceur et mine de rien... Chez les femmes du Québec, il s'agit essentiellement d'une évolution personnelle, qu'elles ne sont guère enclines à porter en étendard. Ici, les femmes qui se définissent comme féministes sont, règle générale, moins dogmatiques que leurs consœurs de France, et moins agressives que celles des USA, comme si nous étions tranquillement en train d'assimiler et d'adapter à notre propre culture l'un des courants les plus révolutionnaires du siècle.

Une histoire cachée

Ce sont les anglophones, plus directement influencées par la culture américaine, qui ont été les premières atteintes par le courant néo-féministe qui a d'abord pris naissance dans les pays anglo-saxons (l'Angleterre et les USA), où le féminisme a des racines que l'histoire officielle avait soigneusement enfouies jusqu'à ce que, dans les années '60, des femmes de 20, 30 et 40 ans viennent les déterrer: les luttes pour l'instruction, plus tard pour le droit de vote, les révoltes des ouvrières écrasées dans le sang, tout cela c'est une histoire qui n'a rien en commun avec l'image répugnante qu'en ont fabriquée les préjugés masculins (le bas-bleu, le virago, etc). C'est une histoire faite de luttes douloureuses et dans certains cas violentes, mais cette violence-là, pourquoi l'a-t-on présentée comme une violence hystérique, alors qu'elle ressemblait à celle des grévistes exacerbés par l'arbitraire, les injonctions et la loi du profit?

Au Québec par contre, chaque victoire arrachée par des femmes l'a été en douceur et par la ruse. Le droit de vote, par exemple, a été obtenu en 1940 par des femmes de milieu bourgeois, des femmes instruites qui avaient l'habitude du monde et qui se sont — de leur propre aveu — un peu servi de leur charme pour convaincre les politiciens de l'époque. ("On avait mis nos plus jolis chapeaux", disent-elles avec un sourire entendu).

L'autre grande victoire du passé, ce fut la prolongation de la scolarité pour les filles, et ce sont des religieuses qui, tranquillement, sans éclat, ont posé des précédents en ouvrant des collèges classiques sous le prétexte de donner à ces messieurs des épouses qui seraient dignes d'eux et leur feraient honneur. Je n'ai pas vécu cette époque-là, mais je soupçonne que ces bonnes soeurs, qui administraient d'immenses communautés avec la poigne et la rapacité de vieux hommes d'affaires éprouvés, et qui en ce sens étaient des femmes fortes et autonomes, avaient une vague idée derrière la tête, et qu'elles aussi se sont servies de la ruse (la "ruse féminine") pour faire passer une idée malvenue alors, soit que les filles avaient une âme, certes, et un corps puisqu'il le fallait, mais aussi une tête et un cerveau. J'en ai vu, bien plus tard, qui faisaient du charme aux pères d'élèves un tant soit peu influents pour obtenir "une petite subvention peut-être, ou un petit don, ça nous aiderait tant...", et elles disaient cela comme si elles étaient de faibles femmes qui n'attendaient que le secours généreux d'un homme, "vous monsieur, qui êtes si occupé, mais peut-être pourriez-vous..." En y repensant, je crois que ces femmes-là étaient parfaitement lucides, et qu'elles jouaient, à leur façon, le jeu de nos mères qui, par la douceur et la subtilité, contournaient l'autorité patriarcale avec un succès si complet que nous avons vécu, somme toute, dans un long régime matriarcal.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui, héritière d'une longue tradition et formées à bonne école, connaissent par coeur et pratiquent encore, par la force des choses, au travail ou avec leur homme, ce genre de tactiques... la seule différence étant qu'elles se disent qu'il serait préférable de vivre dans une société où, le pouvoir étant mieux réparti, la ruse ne serait pas nécessaire.

On commence par tirer une ficelle...

Un pays comme le Québec pouvait difficilement, me semble-t-il, donner naissance à des mouvements féministes structurés et organisés, comme on en trouve aux USA, en Angleterre ou en France. Ici, les quelques associations animées par des femmes sont axées sur des buts bien concrets et n'ont pas pour principale fonction de regrouper des femmes entre elles à partir de l'idéologie féministe: les femmes se regroupent non pas pour le principe de la chose, mais pour s'occuper des garderies ou l'avortement sur demande, ou encore pour diffuser de l'information sur le plan médical ou juridique, autant d'activités qui n'excluent aucunement la présence des hommes. La première fois que l'on a fêté à Montréal la Journée internationale de la Femme (c'était au printemps dernier), les organisatrices avaient invité les femmes à amener leurs amis si elles le voulaient. Le sous-sol de l'église Saint-Edouard, rue Beaubien, était comble à craquer, et il y avait dans l'assistance une immense majorité de femmes de tous âges, heureuses de se fêter elles-mêmes, mais aussi un bon nombre d'hommes — de jeunes surtout — qui participaient joyeusement à la veillée. D'autant plus d'ailleurs que la lutte des femmes s'inscrivait ce soir-là dans une lutte globale, qui incluait les combats des ouvriers syndiqués, des Chiliens ou des Travailleurs agricoles de la Californie. Les femmes ont des problèmes spécifiques, soit, mais pas question de faire bande à part: il faut, disaient-elles, lutter tantôt en tant que femmes, tantôt en tant que syndiquées, tantôt en tant que citoyennes solidaires des mouvements de libération des autres peuples, et de façon générale en tant que Québécoises.

Le women's lib version québécoise

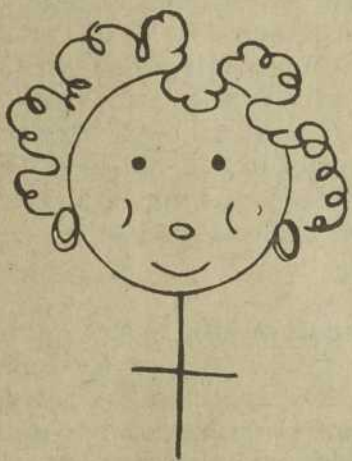
La libération, c'est comme ça; on commence par tirer une ficelle, et l'on ne sait pas où cela mène. Mais c'est tout l'écheveau des vieux comportements qui peu à peu se défait. On commence par contester le régime politique, puis on conteste l'organisation sociale et économique, et puis l'on touche à la culture. Une femme qui a déjà pris conscience des problèmes généraux de la société se trouvera assez naturellement amenée à se poser des questions sur elle-même et sur la nature des relations entre les hommes et les femmes. Tel a été le cheminement d'une bonne partie des Québécoises qui sont devenues féministes, et en ce sens, on doit constater que sur ce plan comme sur bien d'autres, la question nationale aura servi de moteur — encore qu'il faille préciser ici que le courant féministe se manifeste aussi, sous des formes plus traditionnelles, dans les milieux conservateurs — parti libéral fédéral ou chez des femmes absolument non-politisées. C'est un courant qui emprunte des voies multiples, mais qui, à mes yeux en tout cas, n'a de portée réelle que s'il s'inscrit dans une lutte plus large et de nature essentiellement politique.

Bien des choses viennent plus naturellement aux femmes qu'aux hommes, et notamment l'intuition que tous les chemins mènent à l'autonomie et à la dignité (qu'il s'agisse des collectivités ou des individus) sont des chemins qui se croi-

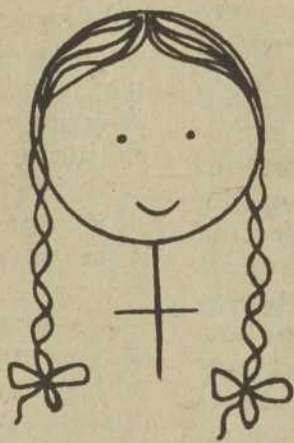
sent et finissent par se confondre.

Et c'est en effet dans les milieux progressistes que fut d'abord affirmé concrètement le principe de l'égalité entre les hommes et les femmes. Au moment où les formations politiques traditionnelles se servaient des femmes comme hôtesse et les cantonnaient dans des "associations féministes", le RIN les reconnaissait comme des membres à part entière, et le même phénomène allait ensuite se produire au PQ, dans les comités de citoyens, dans certains syndicats.

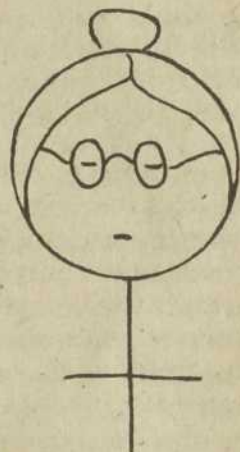
Mais cette affirmation appelle des nuances: même dans les milieux progressistes, les femmes ont en général reproduit le schéma traditionnel (mère-infirmière-institutrice-secrétaire), en assumant des tâches de permanence qui faisaient surtout appel au dévouement, à la patience et à la compréhension. De cela, les hommes leur sont reconnaissants, comme ils le sont envers la maman qui les a nourris, envers la femme qui éduque leurs enfants, et ils diront avec une belle unanimité que "sans les femmes, le parti (ou le mouvement) n'existerait plus"... ce qui est fort vrai, mais un peu court comme raisonnement. Car même dans ces milieux, les femmes sont dans la situation des Canadiens-français à Ottawa: on en a besoin et on s'arrache leurs services, mais c'est parce qu'elles sont plus consciencieuses, et c'est aussi



Mme Tartempion
de la rue Panet



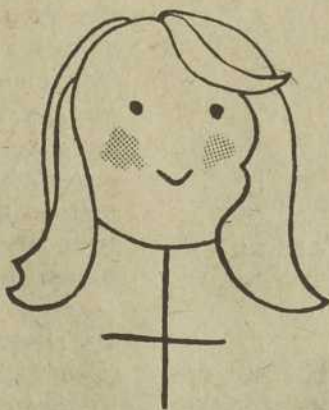
Robinette
en personne



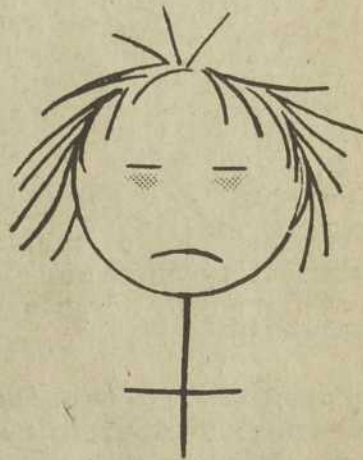
la grand'mère
dépassée



la vedette du 10



la fille en santé



l'intellectuelle
surmenée

Le women's lib version québécoise

pour l'image. Actuellement, n'importe quelle femme, compétente ou non, est à peu près sûre d'être élue dans un quelconque bureau de direction, pour la simple raison "qu'il y faut une femme, au moins une..." Cela, c'est l'autre face de la discrimination, comme on parle du racisme à rebours.

Mais cela m'apparaît, somme toute, assez normal et sans importance, dans la mesure où le courant féministe est de toute évidence irréversible et destiné à s'amplifier: il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, d'aller dans les polyvalentes et les cégeps, où la différenciation entre les sexes est beaucoup moins apparente (et non pas seulement pour ce qui est de l'aspect physique) que chez les adultes.

Ce qu'il faut retenir, c'est qu'au Québec ce sont surtout les mouvements de libération nationale et sociale qui ont permis aux femmes de sortir de l'univers dit féminin, d'affirmer en public leur intelligence et leur énergie, et d'apprendre à leur tour que le monde des sentiments ne se résume pas à l'amour, mais inclut aussi la camaraderie chaleureuse. On pourrait dire la même chose, dans une certaine mesure, de l'expérience du travail, qui a permis à bien des femmes de se redécouvrir et de s'affirmer comme des êtres autonomes.

Une démarche qui nous rassemble

Il me semble que le mode sur lequel les valeurs féministes commencent à être vécues ici procède d'une démarche qui nous ressemble profondément, et qui se situe dans le prolongement de notre histoire. Pour ma part, j'aime assez la manière douce, nuancée, progressive et éminemment efficace avec laquelle les femmes du Québec ont entrepris de se libérer de préjugés millénaires, chacune pour elle-même, et chacune partageant, au hasard des rencontres, ses expériences avec d'autres femmes, mais d'une manière humaine, spontanée et chaleureuse, sans que cela s'inscrive dans des organisations ou des structures, et sans que cela aboutisse à l'agressivité et au sectarisme. Je me demande d'ailleurs si les femmes québécoises ne sont pas ainsi en train de démontrer une maturité assez remarquable. Enfin, il me plaît de penser, car pour moi la maturité n'est pas autre chose que la capacité de s'aimer soi-même et d'aimer les autres.

C'est, en effet, sans la moindre agressivité que les femmes des centrales syndicales et du PQ ont réussi à faire adopter dans leurs congrès respectifs des blocs de résolution sur la condition féminine. C'est avec dignité qu'elles ont supporté les sourires en coin, les hochements de tête paternalistes, les réflexions grivoises, les votes machinaux ("O.K., qu'on vote, qu'on en finisse, et qu'on passe aux choses sérieuses!"), et elles savent en toute lucidité que pour la plupart des délégués masculins, il ne s'agit que d'un appui de principe purement théorique, et qu'il faudra des années avant que cela ne s'inscrive au niveau des réflexes et dans la pratique quotidienne.

Parallèlement à ces multiples engagements, on a vu au Québec émerger la parole féminine dans ce qu'elle a de propre, sous l'effet de multiples stimuli (où se conjuguent à la fois l'action politique et sociale, et l'émergence des femmes comme êtres autonomes). Je pense en particulier à la lutte des femmes contre le bill 22, qui a pris des formes très particulières, beaucoup plus passionnées et viscérales que toutes

les autres protestations. Les femmes enchaînées au parlement qui criaient: "Nous sommes les gardiennes de la langue" ont fait sourire bien des correspondants parlementaires et bien des députés, mais ce sont elles, probablement, qui avaient raison. Le langage du cœur et de la passion est un langage méprisé dans notre société, et les femmes, quant à elles, ont trouvé naturel et normal de pleurer de vraies larmes au parlement, là où tout le monde s'efforçait de parler dans les termes les plus rationnels possibles d'une question qui touchait pourtant aux entrailles mêmes d'un peuple. Tout ce qui touche à la langue de l'instruction pousse les femmes déjà engagées politiquement à réagir comme des lionnes défendant leur enfant. Et pourquoi, en vérité, n'en serait-il pas ainsi dans un pays où ce sont les femmes qui ont transmis aux enfants les grandes valeurs culturelles qui sont maintenant notre propriété collective?

Une société plus humaine et plus tendre

Fait à noter: les 36 femmes qui ont formé récemment le Tribunal de la femme québécoise pour lutter contre la loi 22 fonctionnent sans structures rigides et sans hiérarchie. Les femmes ont en effet naturellement tendance à agir par consensus et n'aiment pas, règle générale, le "power-play" et la concurrence acerbe.

Faut-il s'étonner alors de ce que le fondement même de l'idéologie féministe (ou son aboutissement, ce qui revient au même) soit l'aspiration vers une société égalitaire, où les rapports humains ne seraient plus fondés sur la relation de dominant à dominé? Voilà qui éclaire un peu notre lanterne lorsqu'il s'agit de savoir pourquoi le néo-féministe est à ce point bafoué et ridiculisé par l'idéologie dominante, et pourquoi les féministes se joignent spontanément à toutes les luttes contre l'exploitation.

"Être des "égales" dans une société fondée sur l'arbitraire et la course au pouvoir? Non merci, disent les féministes d'aujourd'hui, mieux vaut encore rester à l'écart de cette jungle où seuls les plus forts ont une chance de s'en tirer." Car la lutte féministe, quand elle est consciente et cohérente, aboutit à la critique globale du capitalisme et de la technocratie.

C'est en étudiant la situation qui leur est faite que bien des femmes ont compris que l'industrie a besoin d'un réservoir de "cheap labor" et de main d'oeuvre-tampon, que la division du travail et des tâches a pour effet de maintenir intactes les structures d'une société fondamentalement injuste, et que l'autorité patriarcale est à la fois la base et le reflet d'une société répressive. Comment s'étonner alors que l'on ne puisse vraiment dissocier les multiples combats qui pourraient faire du Québec une terre fraternelle et accueillante? Et pourquoi les hommes qui souhaitent, eux aussi, un autre type de société, ne verraient-ils pas dans le langage féministe des affinités réelles avec leurs propres aspirations?

Ce langage repose sur des valeurs qui sont et seront réprimées, sur le plan collectif, par les détenteurs du pouvoir politique et économique et qui, sur le plan individuel, sont extrêmement difficiles à mettre en pratique, non seulement parce que la majorité des hommes ne sont pas prêts à en accepter les implications concrètes, mais aussi parce que pour les femmes, il s'agit là d'un terrible bouleversement — aussi lent et progressif soit-il, qui renverse les images stéréoty-

pées et éminemment puissantes (d'autant plus puissantes qu'elles s'enracinent dans l'inconscient) au sein desquelles nous avons tous été formés. Cette reconquête de notre dignité ne s'achèvera, de toute façon, que lorsque nous serons tous morts depuis bien longtemps, car les révolutions culturelles (et celle-ci à plus forte raison) sont longues et souterraines.

Longues et souterraines peut-être, mais nous en percevons les signes, comme autant de petits soleils qui réchauffent et réconfortent. Que cela procède de la nature même de la femme ou d'un pur conditionnement culturel (je ne veux pas entrer dans ce débat-là), ces nouvelles valeurs évoquent la notion de tendresse. C'est ainsi en tout cas que je les vois, telles qu'elles se manifestent autour de moi.

C'est l'aspiration vers une société plus humaine et plus tendre qui amène aujourd'hui les femmes à prendre conscience de leur solidarité les unes envers les autres et à redécouvrir le sens et l'importance des amitiés féminines. C'est une chose que les hommes connaissent depuis toujours mais que les femmes avaient souvent ignorée, que ce soit sur le plan personnel (la chasse au mari, la concurrence dans le désir de plaire) ou dans le monde du travail, où l'on a souvent constaté que les femmes s'entendaient mal entre elles... ce qui devient de moins en moins vrai.

C'est pour contester la cruauté de nos sociétés que les femmes se disent aujourd'hui que la beauté chez la femme est peut-être ni plus ni moins importante que chez l'homme, et que tout le monde pourrait peut-être avoir la chance de vieillir en paix et pourquoi pas dans un certain bonheur, et que si l'on accepte que Trudeau épouse une fille de 22 ans, une femme de 52 ans pourrait tout autant être aimée d'un jeune homme sans encourir les foudres et les sarcasmes de la société, cette société qui rejette ceux qui *ne produisent plus*: les hommes à l'âge de la retraite, et les femmes qui perdent à la ménopause leur pouvoir de reproduction. Même chose pour les enfants, qui *ne produisent pas encore*: la loi du plus fort s'exerce de la même façon quoique selon des modes différents sur les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes et les travailleurs exploités.

Il serait plus tendre et plus humain que l'éducation des enfants et les tâches domestiques soient partagées, et que l'autorité, au foyer, soit répartie collégialement, et que la femme, au travail, ne soit plus obligée de se montrer deux fois plus compétente que ses confrères, et que les hommes, un peu partout, cessent de traiter les femmes comme du bétail (les concours de beauté, le striptease, la prostitution, la publicité, la grivoiserie), et que les médecins commencent à comprendre que l'ablation d'un utérus ou d'un sein doit être envisagée avec les mêmes scrupules que l'ablation des testicules, et que le système judiciaire commence à faire passer l'intérêt des individus avant celui de la cellule-de-base-de-la-société, et que la psychanalyse tienne compte des découvertes de la biologie moderne pour ce qui est de la sexualité féminine, et que l'on se dise un peu partout qu'il est aussi normal de travailler pour une femme que pour un homme, et que l'on apprenne aux petites filles à jouer à autre chose qu'à la poupée, et aux petits garçons à pleurer librement quand ils en ont envie, et que, et que...

Il serait plus tendre et plus humain, aussi, que l'éducation et la pédagogie soient réformées de façon à combattre les ef-

fets les plus nocifs de l'Oedipe, et que les hommes en viennent peu à peu à sortir de l'effrayant schéma de "la maman et la putain" qui les fait osciller, à l'égard des femmes, entre l'admiration et le mépris, tout cela en passant dans les profondeurs de l'inconscient. Les femmes sont des êtres humains ordinaires, multiples et divers, et elles ne se retrouvent ni dans les odes à l'éternel féminin, ni dans les innombrables panégyriques qui leur furent consacrés au cours des siècles pendant que, dans la vraie vie, elles accomplissaient docilement les tâches les plus modestes, les plus obscures et les plus dures, cheap labor aux champs, à la maison, et à l'usine, et aussi dans les chambres où, après avoir servi passivement au plaisir de l'homme, elles accouchèrent dans la douleur avec l'aide d'autres femmes qu'on appelait sages-femmes.

Aujourd'hui, il est encore plus difficile, pour une femme, de se conformer sans accroc à l'image de l'idéal féminin que la société nous propose encore: il faut maintenant que la femme soit à la fois belle et active, qu'elle fasse preuve au travail d'une double compétence, mais qu'auprès des hommes elle redevienne absolument douce, attentive et généreuse, qu'elle soit intelligente mais qu'elle sache aussi qu'à certains moments il est mieux de laisser "le beau rôle" à l'homme, qu'elle fasse le ménage et s'occupe des enfants au retour du travail, qu'elle se tienne en forme parce que pour une femme c'est plus important, qu'elle soit, si elle occupe certains types d'emploi, jolie mais pas trop car ça fait peur, qu'elle soit réservée (c'est plus féminin) mais pas prude (c'est dépassé), qu'elle soit forte et énergique mais sans que ça paraisse, qu'elle s'instruise mais pas trop car ça fait peur, etc, etc, bref la perfection c'est assez lourd à porter merci, et il aurait été plus simple qu'on nous apprenne que tout être humain peut être aimé pour ce qu'il est.

Mais j'ai l'impression qu'il est aussi de plus en plus difficile, pour les hommes de se conformer à l'image masculine qui leur a été imposée dès l'enfance, et je me demande pourquoi ils ne trouveraient pas à leur tour, dans les nouvelles valeurs féministes, une possibilité de plus grand épanouissement personnel, dans la mesure où l'abolition des images stéréotypées leur permettrait enfin de laisser libre cours à l'expression de leurs sentiments, et de se montrer en public tels qu'ils se révèlent dans leur vie intime: tendres, doux et sensibles. Cela leur permettrait aussi d'échapper à l'envahissant régime matriarcal qui découle toujours de l'infériorisation des femmes sur le plan social. Une femme relativement autonome est beaucoup plus apte à accepter un homme tel qu'il est, et, ayant cessé de vivre par procuration elle a moins tendance à exiger de l'homme qu'il se conforme au schéma traditionnel de la promotion sociale.

Les hommes sont, au même titre que les femmes, victimes du système dans lequel nous vivons: obligés d'entrer dans l'univers impitoyable de la compétition et de la réussite à tout prix, de s'interdire les larmes et les défaillances, d'être des héros — et des conquérants — sans peur et sans reproche, ils finissent par développer des ulcères et des brûlements d'estomac! Le "rôle" masculin, tout comme le "rôle" féminin, me paraît absolument impossible à assumer concrètement.

On ne peut pas toujours, chaque jour, être fort et valeureux, on ne peut pas toujours, chaque jour, être belle et douce, il y aurait peut-être moyen d'être tout simplement humain, d'être tout simplement soi-même. ●

Anatomie du féminisme

par Michèle Lalonde

Le corps du mâle n'est pas constitué pour qu'un être humain s'y forme, s'y alimente et s'y développe et son sein ne donne pas de lait. Par delà son rôle procréateur, l'individu mâle ne peut compter, pour amener à la vie et sustenter immédiatement sa progéniture, sur l'activité involontaire d'organes internes; il ne peut compter sur une prodigalité de son propre organisme mais doit agir consciemment sur le monde extérieur et s'approprier, contre des éléments adverses, les ressources de la nature. Dans l'ordre élémentaire de la Survie, le corps masculin apparaît comme un instrument, le corps féminin est en soi une ressource et la vie biologique féminine constitue par elle-même un travail; assez laborieux et épuisant d'ailleurs pour être, au service de l'espèce, de courte durée; un homme peut théoriquement engendrer deux cents rejetons et procréer jusqu'à un âge avancé mais une femme ne peut porter et allaiter qu'un nombre limité d'enfants.

Avant d'apparaître comme un individu apte à ordonner et transformer la nature extérieure, la femme se présente, constitutivement, comme étant elle-même une "nature" ou partie de la Nature: aussi manifestement accordée au rythme lunaire que la marée ou la moisson, il s'écoule d'elle des substances vitales, le sang, le lait, et de tout temps cette productivité du corps

féminin a été comparée ou confondue à l'image primitive de la terre, directement sujette, comme la fertilité tellurique, à l'influence des dieux ou des esprits maléfiques. "Nature" et dès lors *surnaturel*, la femme a partie liée avec le sacré. Même de nos jours, le culte profane du corps et la vénération pseudo-galante du fameux "mystère" féminin et de ses diverses composantes culturelles véhiculent des archétypes religieux et renvoient à des interprétations mythologiques ambiguës profondément enfouies dans l'inconscient collectif. Dans *The Golden Bough*, Frazer décrit, entre autres rituels primitifs, la coutume pratiquée par certaines tribus de séquestrer pendant des années dans des huttes éloignées en forêt et fermées à toute lumière du jour les individus de sexe féminin sitôt l'apparition de leurs premières menstrues. La production spontanée du sang est signe d'un pouvoir occulte, d'origine plus qu'humaine et liée au mystère de la vie. Même dans nos civilisations modernes convaincues d'explications empiriques, ce phénomène incontrôlable déconcerte, effraie, voire dégoûte quantité de femmes qui réagissent négativement à l'impression d'être "visitées".)

Dans sa réalité physiologique la femme est en quelque sorte primitivement perçue et entraînée à se percevoir elle-même comme

tabou. Ses particularités biologiques commandent l'admiration, la gratitude, mais aussi la terreur: sa puissance appelle un contrôle, des exorcismes, des mesures de neutralisation et d'appropriation. On n'emprisonne que ce que l'on craint ou qu'on valorise à l'extrême.

L'infériorité sociale de la femme m'apparaît moins comme la conséquence d'une guerre des sexes remportée par l'égoïsme, l'opportunisme ou l'autoritarisme systématique du mâle que comme la résultante d'une vision archaïque et superstitieuse du monde. De même qu'il a entrepris de s'adjoindre les puissances divines et de s'approprier la nature, le genre humain a activement soumis dans la plupart des cultures la créativité biologique et, par extension, toute activité féminine à ses ambitions de croissance démographique et de stabilité économique.



Le féminisme est une entreprise de démystification de la femme par la femme. C'est une vision femelle et essentiellement profane du monde. Le féminisme est iconoclaste. Il a ses tics et ses emportements mais il irrite et insécurise surtout parce que cette entreprise de démystifica-

tion et de "profanation" ébranle très sérieusement un concept de la nature qui a suggéré des organisations sociales millénaires et qui a résisté aux diverses réformes ou améliorations de la condition féminine auxquelles les sociétés ont pu consentir.

Plus qu'une exigence de réforme donc, et plus qu'un combat démocratique pour la parité des salaires et des chances, le féminisme est une volonté d'humanisation des civilisations qui ont sur-employé la femme au service des besoins corporels et affectifs élémentaires de la progéniture et des exigences les plus humbles et routinières de la vie collective. Le féminisme s'objecte à l'idéalisation de la femme en tant que dépositaire des vertus de générosité, d'altruisme, de compréhension, de modestie, etc., certainement indispensables au bonheur quotidien des sociétés, mais perçues comme le prolongement "naturel" de la grossesse et de l'allaitement, voire de la simple capacité d'enfanter. Le féminisme s'objecte par ailleurs au conditionnement systématique du mâle et à sa surspécialisation dans l'exercice des vertus de combativité, d'agressivité, d'instinct de conservation de soi, de force brutale, etc., dérivées des activités primitives de chasseur et de guerrier. Il me semble assez évident que le féminisme ne s'oppose pas à l'homme mais bien au "surhomme" et à la manière dont les sociétés ont laissé ces vertus combattives et martiales non seulement assurer leur survivance et leur intégrité aux frontières mais s'emparer de leur organisation interne au point de faire de la politique une "arène", de l'éducation un concours et de presque tous les secteurs de la vie collective un struggle-for-life impitoyable. (Il est intéressant de noter, par analogie, que les classes sociales ou les groupes humains qui pâtiennent sous la loi du plus fort sont tous plus ou moins traités en femelles: préposés aux travaux obscurs et à la "maintenance" du système, écartés du pouvoir politique, encouragés à exercer les vertus de disponibilité, de serviabilité, etc., et renvoyés à leur infériorité économique au nom d'une échelle de valeurs et d'un principe de division du travail qui paraissent "naturels" ou inspirés de sagesse divine plus ou moins lointaine.)

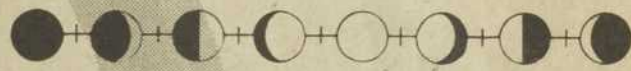
Fondamentalement, le féminisme nie le caractère sacré de la grossesse et de l'enfantement, c'est-à-dire rejette la mission économique sacrée de la femme (produire des individus humains et vaquer sans relâche à l'entretien immédiat de cette production). Du même coup les féministes contestent ET les sociétés "mâles" ET les sociétés matriarcales ou de type matriarcal fondées sur une surévaluation de la puissance féminine au service de l'accroissement démographique. (Notons en passant qu'un matriarcat psychologique fortement teinté de religiosité, a correspondu au Québec à l'entreprise de la Survivance

et à l'offensive économique de la "revanche des berceaux" et que le refus cumulatif des femmes d'être traitées plus longtemps en richesse naturelle inépuisable a effectivement de nos jours des conséquences dramatiques pour l'avenir national. Le pouvoir féminin est donc bien réel quoique désormais mis à nu et "strippé" de tout prestige divin).

Le féminisme, dis-je, nie le caractère sacré de la grossesse et de l'enfantement mais il redéfinit et revalorise en même temps la maternité et cherche à articuler un projet de société *maternelle*, c'est-à-dire, à bien y penser, de société égalitaire et chaleureuse ni maternaliste ni paternaliste mais appuyée sur les valeurs soi-disant "féminines" données en partage originel aux deux sexes. C'est un mouvement, de fait, paradoxal, qui amène les femmes à combattre d'une part leur propre échelle de valeurs et d'autre part à la défendre et à l'imposer; si bien que le féminisme se présente parfois comme une série d'initiatives contradictoires typiquement "illogiques"...

Cette révolution, convenons-en, est difficile; elle a son humour, son courage, ses lucidités et ses illusions. Ainsi: l'explosion de pornographie féminine et l'apparition de l'homme-objet sont à la fois une joyeuse satire, une sérieuse démystification de notre sexualité "passive" et une philosophie singulièrement réactionnaire de la sexualité tout court; (cette façon de rendre sa monnaie au singe est une émancipation coûteuse dont l'économie capitaliste encaisse finalement les profits.) Le paradoxe du féminisme éclate de façon plus saisissante dans le débat sur l'avortement. Là plus qu'ailleurs, je vois s'introduire un concept des classes dans le militantisme féministe (les femmes de milieux défavorisés ayant, en vertu d'une législation hypocrite, moins de chances d'avortement prompt, indolore et propre que les ressortissantes de milieux bourgeois). L'essentiel du débat cependant porte sur la liberté de la femme à disposer de son corps et à nier la mystique de son activité reproductrice au point de mettre en doute le caractère traditionnellement sacré de la vie elle-même. Articulée ouvertement, cette proposition est apparemment plus troublante que le fait des avortements eux-mêmes ou de l'usage très répandu des contraceptifs de type abortif. Elle soulève des objections pharisiennes et des inquiétudes philosophiques réelles, le féminisme semblant aboutir à une sorte de non-sens; la démystification de notre nature prodigue et la déspiritualisation de notre mission sociale paraît du même coup piégée. Les prises de position pour l'avortement par un nombre croissant de militantes ordinaires laissent cependant entendre que les femmes, pourtant manifestement assidues à perpétuer les valeurs de vie, privilégient en fait moins la vie en soi que la qualité de la vie.

On peut voir là le prétexte à une casuistique dangereusement subtile qui ne résisterait pas au brutal opportunisme des sociétés. Il n'empêche que cette exigence de qualité dans la multiplication et l'aménagement de l'existence humaine est une préoccupation omniprésente dans l'esprit des femmes, tapageuses ou silencieuses, qui se rallient de jour en jour au mouvement de revendication féministe. Celui-ci rejoint par là tous les courants contestataires contemporains. La culture féminine est en elle-même une mise en question de nos sociétés. C'est une contre-culture. Et je suis chaque jour plus frappée par l'attitude profondément subversive de femmes qui n'ont, dans leurs manières, rien de criardement émancipé ni d'agressif mais qui refusent les règles du jeu social dans lequel on leur fait signe d'entrer, qui ont de la politique, de la création artistique, du travail professionnel, une conception AUTRE et profondément révolutionnaire, qui infirment souvent leur succès personnel dans ces secteurs d'activité auxquels elles réclament l'accès. Par une curieuse entreprise d'intimidation et de culpabilisation à rebours, la vague d'émancipation (qui déferle en mode psychanalytique) invite les femmes à se reconnaître "aliénées" et victimes d'inhibitions subconscientes parce que précisément elles refusent, souvent de façon tacite il est vrai, de se conformer aux canons de la réussite ou de "s'épanouir" sans difficulté et sans scrupule selon des normes qui aliènent la société tout entière.



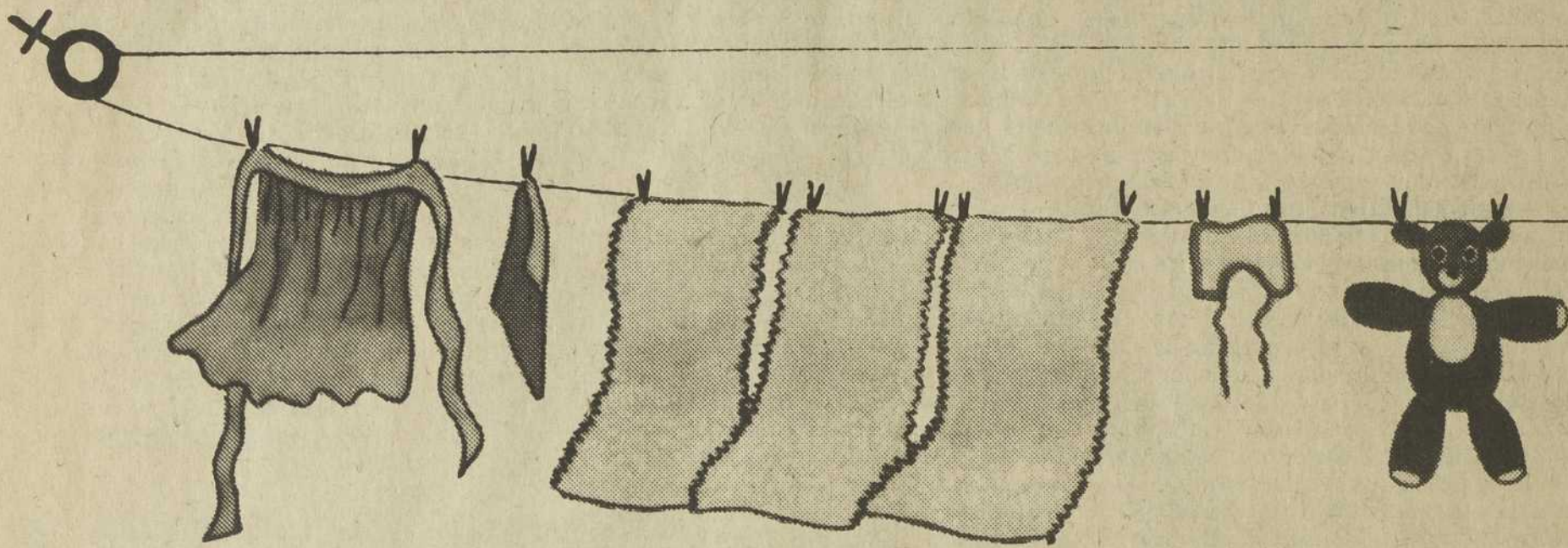
Dans son ensemble la contestation féministe me semble, au Québec, moins virulente qu'ailleurs et moins tournée toutes griffes sorties contre le mâle. Peut-être les femmes d'ici ont-elles conscience de leur double exploitation et peut-être savent-elles très bien à quels hommes humiliés elles ont affaire. Cependant le militantisme féministe ne semble pas spontanément désireux de s'intégrer à la lutte de libération nationale. Ce sont deux mouvements singulièrement en affinité, qui évoluent en parallèle et ne se rencontrent qu'occasionnellement. Le projet révolutionnaire féministe donne parfois chez nous l'impression de tenir en l'air, accroché à un internationalisme abstrait ou aux ballons idéologiques partis d'Europe ou d'Amérique et gonflés par pression publicitaire. Il y a lieu d'espérer que ces deux mouvements se rejoignent sans quoi ils iront l'un et l'autre s'affaiblissant. Compte tenu du rôle qu'elles ont joué, les femmes sont peut-être en mesure de délier la conscience historique collective et de démystifier des anciens tabous... Il y a ici en somme l'occasion d'une révolution globale, d'une société originale avec pleins pouvoirs politique et, qu'on y songe, d'une égale liberté pour nos filles et nos fils. ●

Je n'ai plus à craindre
que mon propre appel
le cri de cette autre qui sommeille encore
sous les miroirs
Michèle Lalonde

La soupe aux gourganes

de Régina Turcotte, ménagère de Mgr Félix-Antoine Savard, Saint-Joseph-de-la-rive, dans Charlevoix.

Faire d'abord cuire un bon morceau de boeuf avec un oignon et quelques carottes, de la sarriette et, si possible, un morceau de chou de Siam. Y ajouter l'orge qui devra cuire au moins une heure dans le bouillon. Au bout de ce temps ajouter les fèves gourganes, fraîches et écosées, pour laisser mijoter doucement une autre heure. Pour finir, additionner la soupe d'une boîte de consommé.



Le gâteau au café et aux épices

de Mathilde Duval, Batisca, Comté de Portneuf.

3 tasses de farine
4 c. à thé de poudre à pâte
1 c. à thé de sel
1/4 c. à thé de macis ou muscade
1/4 c. à thé de cannelle
3/4 tasse de sucre
1/4 tasse de beurre
2 oeufs
1 tasse de café au lait ou assez pour faire une pâte lisse.

Tamiser la farine avec la poudre à pâte, le sel, macis, cannelle et sucre. Incorporer le beurre à l'aide d'une fourchette. Ajouter les oeufs non battus et le café au lait. Faire en brassant une pâte lisse. Verser dans un ou deux moules à gâteaux ronds, bien graissés et recouvrir avec le mélange suivant:

1/4 tasse de beurre
3/4 tasse de cassonade
3 c. à soupe de farine
1/2 c. à thé de cannelle
1/8 c. à thé de sel
3/4 tassé d'amandes effilées.

Défaire le beurre en crème avec la cassonade et la farine; ajouter cannelle et sel. Etendre sur la pâte du gâteau et parsemer d'amandes. Cuire durant 25 minutes à 375 degrés. Après refroidissement, superposer les gâteaux ou le gâteau coupé en deux avec une couche de crème fouettée sucrée.

Mais nous nous aimons
marie, mon grand pays,
dans le lit d'un aubain

Pierre

Je suis la terre et l'eau, tu ne me passeras pas à gué
mon ami, mon ami

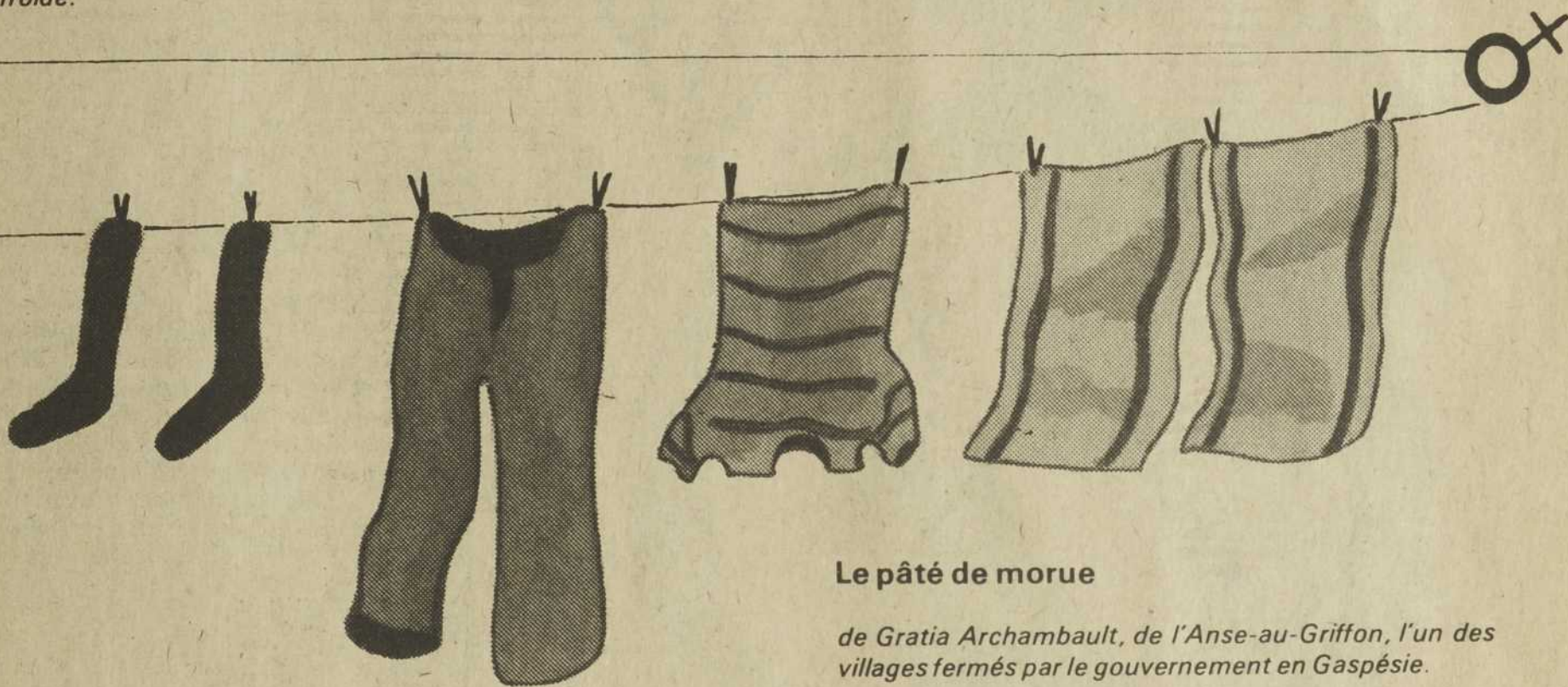
Je suis la pluie et la soif, tu ne me traverseras pas sans
mon ami, mon ami
mon ami
mon ami
Anne Hébert

L'omelette au four

de Lucille Brunet, Buckingham, dans l'Outaouais.

3 oeufs, 1 tasse de lait, 3 c. à soupe de farine.

Battre les oeufs, ajouter la farine puis le lait. Cuire au four à 325 degrés dans un poêlon de fonte abondamment beurré, environ une demi-heure, jusqu'à ce que bien doré. Cette omelette est également délicieuse froide.



Le pâté de morue

de Gratia Archambault, de l'Anse-au-Griffon, l'un des villages fermés par le gouvernement en Gaspésie.

Faire cuire à l'eau un grand morceau de morue fraîche ou dessalée, avec du persil, de la sarriette, des oignons et une grosse noix de beurre. Pendant ce temps, préparer une belle purée de pommes de terre. Enlever les arêtes et écraser la morue en flocons. Mêler le poisson, les oignons, la purée, encore un peu de persil haché et de sarriette, et remplir une assiette à tarte ou un moule à pâté foncé de bonne pâte brisée. Recouvrir d'une autre alèse de pâte et badigeonner d'oeuf battu. Mettre au four une heure à 400 degrés.

Vous êtes libres
brave petit conte
pour adultes
sans fin triste
non plus qu'heureuse
sans mariage ou princesse
et douzaine d'enfants
liberté
maison qui fond lentement

Jacques Godbout

si tant que femme s'en va
il fait encore
encore plus noir
encore plus froid
tellement toujours
toujours tellement

Gaston Miron

par Jacques Lacoursière

la loi 22". Enfin, se disent quelques-uns, les femmes se réveillent et décident de participer à la vie politique. Et pourtant, il y a deux ou trois siècles, d'autres femmes, au Québec, ou mieux sur le territoire du Québec, agissaient exactement de la même façon. Le 2 janvier 1759, en pleine guerre de la Conquête, 400 femmes mani-

L'histoire de la Québécoise, si elle est encore mal connue, peut quand même se diviser en trois parties: des débuts à vers 1840; de vers 1840 à la deuxième guerre mondiale et de la deuxième guerre mondiale à nos jours. La période la plus glorieuse est certes la première. Alors que l'on croit couramment que ce n'est que depuis quelques décades que la Québécoise a pu commencer à s'affirmer, il est surprenant de constater que sous le régime français et une bonne partie du régime britannique, les femmes ont participé considérablement à la vie publique.

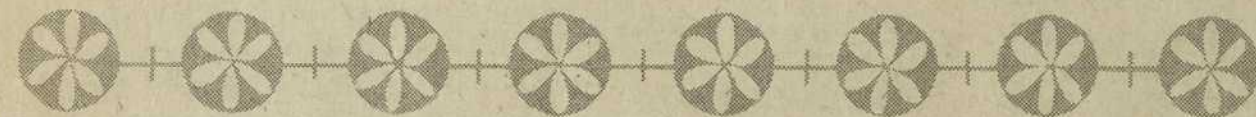
a) des débuts à vers 1840

Il y a peu de domaines, au cours de cette période, où on ne retrouve pas une femme célèbre. Le secteur hospitalier et celui de l'enseignement, pour ne pas ajouter celui de l'assistance sociale, appartiennent presque en propre aux femmes. Il suffit de nommer Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeois et Jeanne Mance. Gouverneurs, intendants et même évêques n'avaient aucune honte à les consulter et même à leur demander conseil.

Le monde des affaires intéressait aussi les femmes. Agathe de Saint-Père, épouse de Pierre Le Gardeur de Repentigny, se lance en affaires en 1700. Agée de 43 ans et mère de sept enfants, madame de Saint-Père établit à Montréal une manufacture de draps. Par suite d'un manque de main-d'œuvre locale spécialisée, elle emploie huit néo-anglois faits prisonniers par les Indiens lors de raids dans les colonies anglaises. La vingtaine de métiers qu'elle possède approvisionnent la région de Montréal en tissus de lin et de laine. L'audacieuse fabrique même des tissus à partir d'écorces d'arbres et de poils des boeufs de l'Illinois. A la suite de plaintes de la part de marchands français, les autorités de la colonie la forcent à fermer son atelier. Elle se lance alors dans le commerce du sucre d'érable. Elle en vend même certaines années pour 30,000 livres, soit une fois et quart, le salaire du gouverneur de la colonie...

Les filles Duplessis, aux Trois-Rivières, tiennent un magasin général. Plusieurs femmes administrent des seigneuries.

Il n'y a pas que le commerce licite qui intéresse les femmes. Il semble bien que "l'illécite" possède aussi ses attrait. En 1665, la femme de l'ancien gouverneur des Trois-Rivières, Marguerite Le Gardeur, dame de la Potherie, est accusée d'être la plus importante vendeuse de boisson de contrebande. Selon le témoin Nicolas Gastineau, sieur du Plessis, les Indiens se rendent par flotte chez la dame de la Potherie "et que là ils s'enivraient et se battaient et faisaient autres désordres, qu'ils pissaient dans la maison et dégueulaient à la porte. (...) que ladite demoiselle de la Potherie a amassé de pleins coffres de porcelaines.



Le 17 juillet 1974 neuf femmes perturbent les travaux de l'Assemblée nationale du Québec en s'enchaînant à leur siège et en manifestant bruyamment contre le projet de loi 22 sur la langue officielle. Un mois plus tard, une de ces femmes, Jacqueline Meunier-Aubé, entreprend un jeûne qui "durera, dit-elle, jusqu'à l'abrogation de

festent leur colère contre le rationnement du pain, en marchant sur le palais de l'intendance, à Québec. Auparavant, soit en 1659, une religieuse des Hospitalières de Laflèche, mère Pilon, décide de jeûner tant que sa communauté n'obtiendra pas la permission de se rendre en Nouvelle-France.

grande quantité d'originaux et de castors, quantité de souliers sauvages et autres hardes sauvages, langues d'original, mufles, et en un mot que tout était porté par lesdits Sauvages chez ladite demoiselle". Avec cela, on est loin de l'image que plusieurs possèdent de la femme d'autrefois. En 1658, on retourne en France une fille de mauvaise vie; sept ans auparavant, la femme de Denis-Joseph de Ruet, sieur d'Auteuil, profite d'un voyage de son époux en France pour s'enfuir avec un jeune homme. Il suffit de lire quelques chapitres de "La vie libertine en Nouvelle-France", de Robert-Lionel Séguin pour s'apercevoir que nos ancêtres possédaient une joie de vivre plus que débordante. L'esprit janséniste est apparu beaucoup plus tard.

Jovialité, indépendance et esprit frondeur semblent être les principales "qualités" des Québécoises de cette époque. Vers 1683, le baron de La Hontan décrit ainsi l'habitante de la Nouvelle-France: "Les femmes y sont généralement belles; les brunes y sont rares; les sages y sont communes. Les paresseuses y sont en assez grand nombre. Elles aiment le luxe au dernier point et c'est à qui mieux prendra les maris au piège. (...) On ne saurait voir les femmes sans qu'on en parle désavantageusement et qu'on ne traite les maris de commodes". Une quarantaine d'années plus tard, le père François-Xavier de Charlevoix écrit que "les créoles du Canada sont trop épris de liberté".

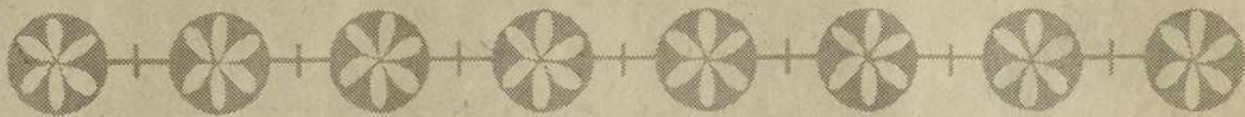
Le voyageur suédois Peter Kalm, lors de son séjour en Nouvelle-France, en 1749, est frappé par la frivolité des Québécoises. "Les jours de réception, écrit-il, toutes les femmes du Canada s'habillent avec tant de magnificence qu'on serait porté à croire que leurs parents sont revêtus des plus grandes dignités de l'Etat. Les Français, considérant les choses sous leur véritable aspect, s'alarment beaucoup de l'amour extravagant de la toilette qui s'est emparé d'une grande partie des dames du Canada, qui éloigne d'elles toute idée de faire des épargnes en prévision de leurs besoins à venir, qui cause le gaspillage des fortunes et pousse à la ruine des familles. (...) Les manières m'ont semblé un peu trop libres dans la société de Québec. J'ai remarqué à Montréal plus de cette modestie qui va si bien au beau sexe. Les dames de Québec, surtout celles qui ne sont pas sous la puissance d'un mari, mènent une vie passablement oisive et frivole."

Il ne faudrait pas généraliser et croire que toutes les Québécoises n'avaient qu'une seule préoccupation: plaire et bien s'habiller. Mais cette tendance est telle que plusieurs fois les autorités ecclésiastiques doivent sévir. Monseigneur de Laval dénonce les femmes qui se présentent à l'église "les bras, les épaules et parfois même la gorge presque nus, couverts seulement d'une toile transparente". L'évêque dé-

nonce encore celles qui vont communier "la tête découverte ou qui n'est couverte que de coiffes transparentes et les cheveux frisés d'une manière indigne d'une personne chrétienne".

A la fin du dix-septième siècle, les femmes qu'étaient dans certaines églises, tout

nes choisies en beauté et en attraits, se faisant conduire par des écuyers, se parant ce jour-là d'une façon extraordinaire, donnant des assignations aux jeunes messieurs, disant: tel jour, je serai quêteuse à la paroisse, ne manquez pas d'y venir et d'y faire honneur à ma quête. Même des personnes connues comme scandaleuses



comme la chose se pratiquait en France d'ailleurs. Le curé de Notre-Dame de Montréal, M. Dollier de Casson, avait répondu, en 1695, au marguillier Jean Arnaud qui lui suggérait de demander des femmes pour faire la quête et ce, afin d'augmenter le montant des dons: "Trop souvent les quêtes se font par des person-

nes commises pour de telles quêtes à la vergogne de l'église. Craignant toutes ces choses et en ayant déjà vu ici de petits échantillons, on a doucement exclu les femmes et les filles de la quête paroissiale, sachant que cela faisait faire bien plus de péchés mortels que cela n'y amassait d'argent".

Trop tôt libérée

Dans une étude publiée par la Commission Bird, l'historien Micheline Dumont-Johnson affirme avec raison: "Ce qui caractérise même la Nouvelle-France, c'est le nombre particulièrement varié de fonctions et de responsabilités qui lui (à la femme) sont permises, et cela à plus d'un égard d'une manière beaucoup plus large que dans la métropole. Or, cela nous est également démontré si l'on s'attache au sort de toutes ces femmes anonymes, celles que l'activité religieuse ou civile ne mettait pas au premier plan et qui forment évidemment le gros des effectifs féminins sous le régime français".

Pour la femme, les choses changent peu avec la conquête britannique. Leur importance n'est guère diminuée. Elle est, dans l'ensemble, beaucoup plus instruite que l'homme, ce qui lui confère le titre de conseiller spécial dans bien des cas. Isaac Weld, qui séjourne au Bas-Canada, à la fin du dix-huitième siècle, note: "Un Canadien ne conclut jamais une affaire, il ne fait même aucune démarche importante sans consulter sa femme; et il est très rare qu'il ne suive pas son avis; mais les hommes et les femmes sont, en général, plongés dans l'ignorance et la superstition et aveuglément soumis à leurs prêtres". Cette dernière remarque est un peu fautive dans le cas des Québécoises.

Plus peut-être que sous le régime français, les femmes sont présentes à la chose publique. On le voit bien lors de l'invasion américaine de 1775-1776. Les plus virulents supporteurs de la cause américaine sont sans aucun doute des femmes. Simon Sanguinet, dans son mémoire sur l'invasion, rapporte le cas de plusieurs femmes qui tentent de soulever la population en faveur des rebelles: à Saint-Vallier de Bellechasse, la veuve Gabourie "tenait des assemblées qu'elle présidait, tendant à soulever les esprits contre le gouvernement et à les animer en faveur des rebelles. Pour mieux parvenir à son but détestable, elle leur faisait boire des liqueurs fortes"; à Sainte-Marie de Beauce, la femme du capitaine de milice Pierre Parent, multiplie elle aussi les discours et s'acharne à dénoncer "les mille impertinences des curés" qui prêchent la soumission aux autorités anglaises; à Saint-Pierre de l'île d'Orléans, la femme d'Augustin Chabot, baptisée "la reine de Hongrie", "a perverti par ses discours séditieux, en courant les maisons d'un bout à l'autre, presque tous les habitants"; à la Pointe-aux-Trembles, les femmes de Jean et Joseph Goulet font elles aussi du porte à porte.

On retrouvera un peu la même chose lors du soulèvement des patriotes en 1837-1838. Au mois d'août 1837, des femmes de Saint-Benoît, dirigées par la femme du notaire J.-J. Girouard, forment "l'Association des dames patriotiques du comté des Deux-Montagnes". Parlant de madame Girouard, le secrétaire du Comité central et permanent des patriotes écrit: "El-

le a réuni un groupe de femmes pour prendre ensemble des résolutions à l'effet de concourir, autant que la faiblesse de leur sexe le leur permette, à faire réussir la cause patriotique". L'agitation qui gagne la vallée du Richelieu et la région de Montréal ne peut laisser les femmes impassibles. Une d'elles, Cordélia Lovell, écrit le 11 novembre 1837: "A me lire, vous devez croire que je suis devenue politicienne. Non, assurément, mais je dois vous dire qu'il ne m'est pas possible de me désintéresser des événements qui se produisent". A Saint-Eustache, en prévision du combat, des femmes aident les patriotes à couler des balles.

Marcelle Reeves-Morache, dans un article publié dans la Revue d'histoire de l'Amérique française (t. V, p.99ss), relate plusieurs cas de Canadiennes mêlées de près au soulèvement. Ainsi le cas de cette veuve de Saint-Hyacinthe qui doit s'enfuir aux Etats-Unis et qui parcourt à pied la distance séparant Saint-Hyacinthe de la ville d'Albany. Ou madame Timothée Kimber qui se promène tenant "dans sa main droite un pistolet dont le canon reposait sur son bras gauche".

Tout comme pendant la Crise d'octobre 1970, les arrestations arbitraires se multiplient. Les femmes n'échappent pas aux razzias. Le tri-hebdomadaire montréalais, *La Quotidienne*, rapporte le fait cocasse suivant qui donne bien une idée de l'atmosphère de l'époque: "On nous dit que le jour de Noël (1837), vers quatre heures du matin, trois vieilles femmes ont été arrêtées à la porte de la ville, au bout du faubourg Québec. Elles venaient pour la messe du point du jour, armées de leurs chapelets et de leurs livres de prières. Elles furent détenues assez longtemps pour perdre la messe à leur grand regret. (...) Elles persistent à dire qu'elles n'avaient aucune intention de prendre la ville".

Plus grave était la situation des sept épouses de patriotes condamnés à être pendus. Eugénie Saint-Germain, l'épouse de Joseph-Narcisse Cardinal, intervient auprès de lady Colborne en faveur du patriote. "Oh! l'humanité n'est certainement pas bannie de cette terre de vengeance, écrit-elle à la femme de Colborne, elle doit s'être réfugiée dans le cœur des femmes, sans doute, dans le cœur des mères, comme le vôtre. L'humanité parlera par vos lèvres, — elle sera persuasive, éloquente, irrésistible, — elle arrêtera le glaive de la mort, prêt à immoler tant de victimes, elle apportera la joie dans le cœur de tant d'infortunés qui redoutent le lever du soleil de demain, elle sera entendue même dans le ciel et sera inscrite à votre crédit dans le livre de la vie". Le 21 décembre 1838, quatre jours avant Noël, Cardinal est pendu! Onze autres patriotes subissent le même sort.

Une des causes lointaines des "Troubles" de 1837 avait été, en 1791, l'octroi d'un

"parlementarisme truqué", pour reprendre les mots du chanoine Lionel Groulx. L'Acte constitutionnel de 1791 avait aussi accordé aux femmes le droit de vote, à la condition qu'elles possèdent des propriétés foncières.

Dès la première campagne électorale, soit celle de 1792, certains dénoncent, dans la *Gazette de Québec*, le droit qui vient d'être accordé aux femmes. "Les scènes d'élections, y lit-on, ne conviennent pas à la modestie, à la vie retirée du sexe; les femmes, tiraillées en tous sens par les candidats opposés, intimidées par les menaces, émues par des scènes si opposées à leurs habitudes, prêtent quelquefois, dans la plus grande confusion, des serments redoutables".

On ignore encore jusqu'à quel point les femmes se sont servi de leur droit de vote. Chose certaine, madame Joseph Papineau se présente au bureau de scrutin lors des élections de 1809. L'officier chargé de consigner par écrit le nom de l'électeur et son choix, — car le vote jusqu'en 1874 sera ouvert — demande à madame Papineau à quel candidat elle donne son vote: "Pour mon fils, monsieur Louis-Joseph Papineau car je crois que c'est un bon et fidèle sujet", répond-elle.

Une loi adoptée en 1849 enlève aux femmes le droit de vote, même si elles possèdent les qualifications nécessaires. Les prêtres avaient perdu le même droit six ans auparavant.

b) de 1840

à la deuxième guerre mondiale

L'année 1840 marque un point tournant dans l'histoire du Québec et des Québécoises. Sur le plan politique, c'est l'Acte d'Union du Haut et du Bas-Canada. L'historien Denis Vaugeois considère, à juste titre, l'entrée en vigueur de cet Acte comme "une nouvelle conquête". Sur le plan religieux, un changement important se produit. Monseigneur Ignace Bourget devient évêque en titre du diocèse de Montréal. La même année, monseigneur Forbin-Janson, évêque de Nancy, en France, prêche une série de retraites paroissiales qui déclenchent un mouvement religieux de grande importance. Le Québec passe sous tutelle cléricale pour au moins un siècle.

Pendant cette période, le rôle de la femme se limitera surtout à celui d'épouse fidèle, de mère et d'éducatrice. Peu de femmes se mêleront ouvertement de politique. On aura même tendance à limiter l'instruction donnée aux filles aux matières pratiques. La Québécoise devient "la femme modèle". Le père Pierre-Adrien Talmon, oblat de Marie-Immaculée, écrit le 5 avril 1843, à monseigneur Charles-Eugène de Mazenod, le fondateur de la communauté: "Je permettrai de vous rappeler encore ici, qu'il n'y a point de paysan dans ce

pays; tout est dame ou demoiselle; les personnes du sexe sont toujours mises, hors de la maison, comme des personnes de rang dans Marseilles. Dans leur maison, ils sont d'une propreté extraordinaire, même quand ils sont pauvres, ce qu'on ne peut savoir qu'en les voyant de près. Ils sont fort polis et honnêtes, ont un très bon accent, et souvent, en laissant de côté l'habit qui est fort simple, quoique très propre chez les hommes, vous croiriez parler à un gentilhomme quand vous n'entretenez que le possesseur d'un coin de terre et d'une pauvre maison de bois. Les Soeurs (de Marseilles qui doivent venir s'établir au Québec) auront à soutenir avec avantage le parallèle qu'on fera d'elles avec les Soeurs du pays. Veuillez donc les bien choisir. Prenez les meilleures, les plus instruites, celles qui réuniront le plus de connaissances et qui connaîtraient, s'il se peut, la musique et le dessin".

Le Québec vient d'entrer dans l'ère des communautés religieuses d'hommes et de femmes. C'est par dizaines que des nouvelles communautés de femmes viendront s'établir ici ou se fonderont au Québec. La Québécoise vient de se trouver une nouvelle vocation religieuse!

Celle qui reste "dans le monde", si elle se soumet à tous les conseils qu'on lui prodigue, sera peu instruite et pauvre. Elle se contentera de symboliser "la sécurité et la survivance de la nation". L'abbé Jean Langevin, dans son "Cours de pédagogie ou principes d'éducation", édité à Québec en 1865, précise qu'une femme qui habite la campagne ne doit jamais la quitter pour la ville "par un mariage avec un homme d'une condition qu'elle s'imaginera au-dessus de la sienne". De plus, il ne faut pas enseigner la langue anglaise aux femmes, de peur que cela ne les incite à marier des Anglais, donc des protestants. Selon Langevin, la culture féminine doit être mince, mais pratique. "Tout le monde se plaint avec droit, écrit-il, qu'il manque quelque chose d'essentiel dans l'éducation des jeunes filles de nos jours. On leur donne mille connaissances, excepté précisément celles dont elles auraient le plus besoin: les détails de l'économie domestique. (...) Moins de peinture, de broderie, d'ouvrages en laine et en cire, et plus de travaux d'aiguille véritablement pratiques, plus de connaissances culinaires". Le père Zacharie Lacasse revient à la charge en 1892: "Jeunes filles qui m'écoutez, prenez bien garde de devenir des liseuses de romans (...) et jamais ne lisez de romans d'amour, où vous ne voyez pas que les personnages aient été à la messe, à la confesse. (...) Sainte Thérèse, dans une vision, a aperçu dans l'enfer la place qu'elle devait occuper si elle eût continué à lire des romans". Le bon père souligne aussi que les voyages constituent un danger grave pour les filles et les femmes.

Aux deux premiers traits de la femme

modèle, seconde moitié du dix-neuvième siècle, soit le sédentarisme et l'ignorance, il convient d'en ajouter un troisième: la pauvreté. Arthur Buies dans son journal *La Lanterne* du 11 mars 1869, commet le texte suivant: "L'avantage d'une fille est de naître pauvre et de continuer de l'être. Elle sera femme, celle-là. L'autre, celle

On serait alors porté à croire que la Québécoise se réfugie dans son rôle de procréatrice et qu'alors le taux de natalité sera à la hausse. Telle n'est pourtant pas la réalité. Au Québec, pour la décade 1760-1770, le taux de natalité est de 65.3 par mille habitants; de 1830 à 1840: 60.1; de 1840 à 1850: 55.6; de 1850 à 1860: 45.0; de 1870 à 1875:



PHOTO: JEAN-YVES ROY

qui a le malheur d'être riche, ballottée de prétendants en prétendants, esclave du choix qu'on aura fait pour elle, seule à ne pouvoir exprimer sa volonté dans le flot d'intrigues qui l'enveloppe, verra sa belle jeunesse se flétrir dans des vœux stériles, ou son mariage devenir le tombeau de ses espérances".

47.3. Pour la période allant de 1875 à 1920, c'est en 1893 que le taux de natalité est le plus bas, soit 33.4 et en 1909 qu'il atteint le sommet, soit 41.2.

Chose intéressante à noter, la période de "grande foi" et de religion omniprésente coïncide avec l'époque où le taux de nais-

Trop tôt libérée

sance illégitime est à la hausse. De 5.5 par mille habitants pour la décade 1801-1810, le taux passe à 7.41 (1831-1840); puis à 8.07 (1841-1850); à 10.88 (1851-1860) pour atteindre un sommet avec l'entrée en vigueur de la Confédération (!): 17.15 (1861-1870).

Malgré tout, la Québécoise, du moins un certain nombre, ne semble pas indifférente à l'évolution du statut de la femme. Comme ses consoeurs du reste du Canada et des Etats-Unis, elle réclame le droit de vote, mais les hommes politiques et surtout le clergé s'opposent violemment à l'octroi d'un tel privilège.

Le 24 avril 1913, Henri Bourassa écrit dans *Le Devoir*: "Qu'à Montréal, la mortalité infantile, l'alcoolisme, la tuberculose, le matérialisme vécu et maintes autres plaies sociales — physique ou morale — appellent le dévouement et l'action individuelle ou collective des femmes, c'est certain. Mais que ce dévouement et cette action aient besoin, pour agir sur la société, sur les lois et les pouvoirs publics, du droit de vote et de la participation aux luttes électorales, c'est beaucoup moins sûr. Avec notre mentalité française, c'est le contraire qui arriverait. Que les femmes les plus intelligentes et les plus avancées coordonnent leurs efforts et les fassent porter sur tous les points où leur influence de femmes peut s'exercer par des méthodes féminines, avec des arguments que seuls le cœur et le charme de la femme peuvent trouver; elles atteindront plus sûrement leur but que par des conférences, des meetings et des comités électoraux".

Malgré les protestations "males", le gouvernement fédéral accorde, en 1918, le droit de vote aux femmes et aux mères de soldats. Au Québec, l'opposition est toujours vive. En février 1922, une délégation de femmes, parmi lesquelles on remarque Idola Saint-Jean, Thérèse Casgrain et Marie Gérin-Lajoie, rencontrent le premier ministre Taschereau pour lui demander d'accorder le droit de vote aux Québécoises sur le plan provincial. Les réactions ne se font point attendre. Olivar Asselin écrit dans le journal politico-littéraire conservateur *Le Matin*: "Quand l'imbécillité des démocraties éclate dans le monde entier, ce n'est pas le temps de compliquer davantage le problème du gouvernement populaire (au Québec) chez nous, en ajoutant au corps électoral 600,000 grands enfants du sexe féminin, très charmants sans doute, mais dont 599,500 sont, en politique, encore plus ignorants que nous. Non seulement plus ignorants, car pour les neuf dixièmes, encore plus inaptes à s'instruire".

Les autorités religieuses ne peuvent manquer à leur devoir en demeurant en dehors du débat qui s'amorce. L'administrateur du diocèse de Québec, Paul-Eugène Roy,

écrit dans *La semaine religieuse de Québec* du 23 février 1922: "Une législation qui ouvrirait la porte au suffrage des femmes serait un attentat contre les traditions fondamentales de notre race et de notre foi, et les législateurs qui mettraient la main à une telle législation commettraient une grave erreur sociale et politique". Quelques semaines plus tard, le cardinal Louis-Nazaire Bégin revient à la charge. "L'entrée des femmes dans la politique, même par le seul suffrage, déclarait-il, serait, pour notre province, un malheur. Rien ne la justifie, ni le droit naturel, ni l'intérêt social. Les autorités romaines approuvent nos vues qui sont celles de tout notre épiscopat".

Presque à chaque nouvelle session, les femmes demandent l'octroi du droit de vote. Mais en vain. En 1928, Idola Saint-Jean fait remarquer: "Les femmes de la province de Québec sont aujourd'hui les seules femmes de l'Amérique du Nord auxquelles on refuse le droit de citoyenneté".

Bourassa résume bien quel est, selon les dirigeants laïcs et religieux, le vrai rôle de la femme québécoise. "Dans une société chrétiennement (donc normalement) ordonnée, la femme n'est pas privée de ses "droits" en raison d'une infériorité réelle ou imaginaire; elle est exemptée de certaines tâches incompatibles avec sa nature et ses fonctions primordiales qui sont: la maternité, l'éducation des enfants et la gouverne intérieure du foyer, sous l'autorité du père". (*Le Devoir*, 5 mars 1925).

Le féminisme devient pour plusieurs l'ennemi à abattre. Georges Gauthier, archevêque coadjuteur de Montréal, affirme, le 4 avril 1928: "Le féminisme est une maladie qui a besoin d'être guérie par d'autres oeuvres que celles de la politique; quand vous aurez une femme député de plus, vous ne réglerez rien".

Face à l'opposition, les revendications féminines se diversifient: on réclame maintenant le droit de garder son salaire, même si la femme est mariée sous le régime de communauté de bien, le droit de faire partie des conseils de famille, etc.

Si la Québécoise peut compter sur peu d'aide à l'intérieur du Québec, un événement mondial va venir accélérer sa marche émancipatrice.

c) de 1940 à nos jours

La deuxième guerre mondiale marque un point tournant dans l'histoire de la Québécoise. Par la force des choses, plusieurs femmes doivent aller travailler en usine. En 1945, au Québec, 278,000 femmes travaillent régulièrement à l'extérieur de leur foyer; en 1951, ce chiffre passe à 322,000; puis à 343,000 en 1956; à 439,000 en 1961;

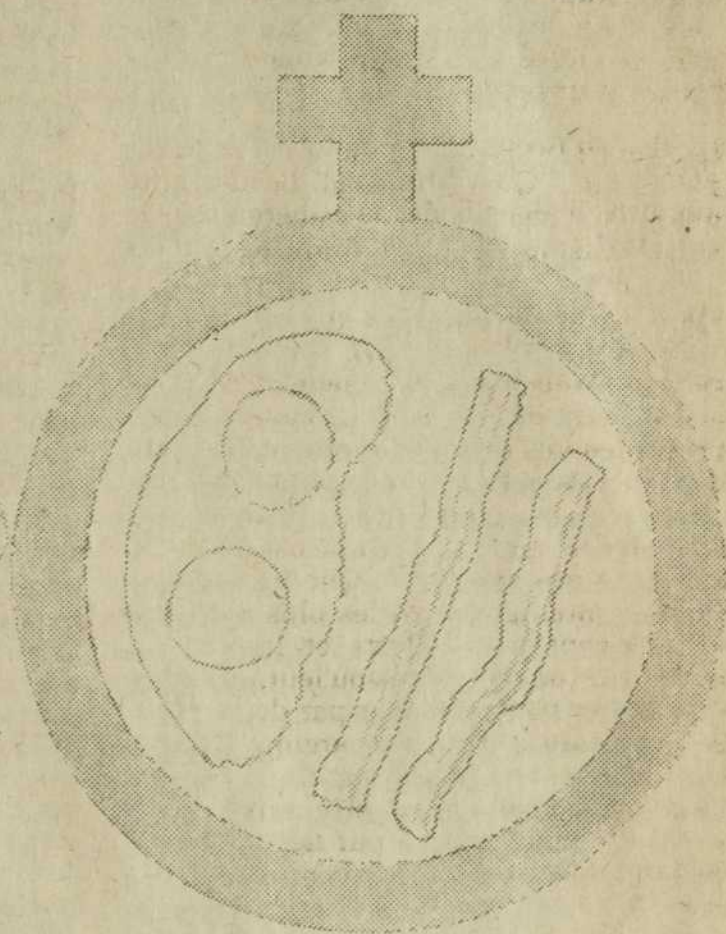
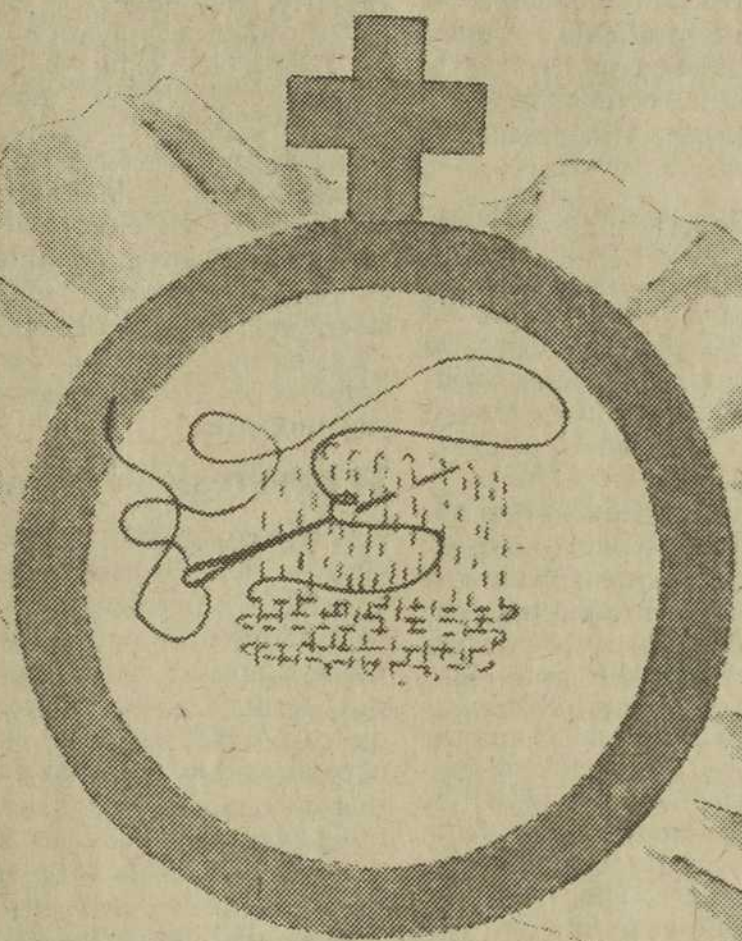
à 605,000 en 1966 et à 728,000 en 1972. Alors que, pour la période allant de 1945 à 1972, la masse ouvrière active masculine augmente de 57.4 pour cent, la masse ouvrière féminine croît de 162.9 pour cent. Le fait que la Québécoise sorte de son foyer ne signifie pas pour autant qu'elle participe immédiatement tant à la vie syndicale qu'à la vie politique. Certains syndicats, surtout ceux de l'industrie textile, comptent des femmes au sein de leur conseil. Madeleine Parent est la plus célèbre. Lors de la grève de Valleyfield en 1946, elle et son mari, Kent Rowley, sont emprisonnés. Les autorités gouvernementales ne trouvent rien de mieux pour "démolir" Madeleine Parent que de la traiter de communiste, un des "arguments-massue" de la période duplessiste.

L'octroi du droit de vote à la Québécoise, en 1940, ne signifie pas pour autant qu'elle va se lancer à corps perdu dans la politique. Il faut attendre en 1962 pour voir une femme, Claire Kirkland-Casgrain, siéger pour la première fois à l'Assemblée nationale du Québec. Thérèse Casgrain décide elle aussi de faire de la politique active, mais elle est persuadée qu'un tiers parti comme le CCF répond mieux aux aspirations de la femme qu'un des deux partis traditionnels.

Depuis quelques années, il est devenu plus fréquent de voir des groupes de femmes protester publiquement, soit par des mémoires à divers organismes, soit par des marches de groupes. Certaines prônent même parfois un recours à la violence. En 1971, "Un groupe de femmes de Montréal" signe le "Manifeste des femmes québécoises". "Prendre conscience, c'est un premier pas, lit-on dans la préface du manifeste. Après ça, il faut aller plus loin, beaucoup plus loin. L'immense majorité des femmes québécoises n'a pas encore franchi ce premier pas. C'est à nous d'organiser radicalement la prise de conscience féministe (parce que ça aussi ça s'organise). Finies les lamentations de cuisine. Nous sommes responsables du désespoir de chaque femme seule enfermée dans l'impuissance. (...) Une élite de femmes conscientes, c'est ben beau, mais ça donne quossa donne: des marginales". En conclusion, les signataires du manifeste tracent le chemin de l'avenir: "Même aujourd'hui des hommes nous disent que nous faisons fausse route et que notre libération viendra quand nous prendrons les armes à leur côté. Encore faut-il qu'ils nous laissent prendre les armes. Jusqu'ici nous avons nettoyé leurs fusils. Mais nous savons trop ce que cela présage pour l'avenir. La liberté, ça ne se demande pas, ça se prend".

Combien de Québécoises aujourd'hui, se préoccupent réellement de cette recherche de la liberté. Combien plus nombreuses semblent être celles dont la première lutte est contre le quotidien! ●

Les centrales syndicales et la condition féminine



par Mona-Josée Gagnon

Si on m'avait dit, quand j'avais seize ans et que je m'ennuyais à mourir dans le distingué "Collège classique féminin" que je fréquentais alors, qu'un jour pas trop lointain je travaillerais dans un bureau où mes pairs ne seraient que des hommes; que je participerais à des assemblées où il y aurait en moyenne une femme pour cinquante hommes, j'aurais sûrement pensé que j'étais promise à un grand bonheur professionnel... Je travaille depuis 4 ans à la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ), la plus masculine de nos centrales syndicales des points de vue du membership et de la proportion de permanents et dirigeants féminins.

Chance ou malchance, devenue féministe au tournant de mes 20 ans, je n'ai jamais apprécié l'absence effarante de femmes à la FTQ, et j'y ai toujours senti une bizarre solitude. Solitude d'être une femme dans un groupe d'hommes, solitude de voir que ces gens avec qui j'ai tant d'affinités poli-

tiques ne ressentent pas cette insatisfaction, pour moi fondamentale, quant à la façon dont on traite et dont on parle de la moitié du genre humain sur le marché du travail et, malheureusement aussi, dans une grande partie du mouvement syndical.

Les Trois Centrales Syndicales: un même retard à s'occuper des femmes

La CSN, la CEQ et la FTQ sont bien différentes de tradition, de membership, d'origine. Sur la question féminine, elles ont aussi adopté des comportements très différents ainsi que témoigné d'une approche du problème très "personnalisée", se rejoignant, toutefois, dans leur lenteur à réagir de façon positive au problème du travail féminin.

La CSN est de loin la centrale à avoir le

plus discuté de la condition féminine, mais il s'agissait de ce genre de discussions qui ne font pas nécessairement avancer la cause féministe. À l'heure où la CSN, alors CTCC, portait en étendard son nationalisme, sa confessionnalité et surtout son grand attachement à l'institution familiale canadienne-française, le travail féminin n'était guère populaire dans ses rangs. Les femmes qui travaillaient étaient des malheureuses ou des anormales, et une société saine exigeait que l'ouvrier reçoive un "salaire familial", pour éviter cette abomination qu'était le travail féminin. Dans les pages de son Journal (années 1940-1960), on ne se préoccupait que des "épouses" des syndiqués, en négligeant curieusement le 30% des membres de la CSN qui avaient l'heur d'être femmes.

La CSN était tout simplement très "québécoise"; cette attitude reflétait cette admiration oedipienne pour la "mère canadienne-française" qui faisait tant vibrer la

Les centrales syndicales et la condition féminine

société québécoise dans son entier. Le travail des femmes apparaissait, sans doute avec justesse, comme une menace à la famille et à la perpétuation de la race par les moyens les plus naturels possible. Ce qui amena la CSN à développer une attitude protectionniste à l'endroit des femmes; il leur fallait des heures de travail spéciales, des emplois spéciaux; on se préoccupait de leur vertu et on craignait que le temps pour vaquer à leur obligations domestiques leur manquât.

Trêve de caricature. La CSN reconnut tout de même la légitimité du "travail féminin" en 1964, par la bouche de Jean Marchand, le président d'alors. Son "comité féminin" se fit hara-kiri en 1966, ne voyant plus de raison d'exister, et depuis la CSN traîne un peu de la patte en ce qui concerne la condition féminine. Officiellement, elle affiche encore des positions syndicales protectionnistes à l'endroit des femmes.

Il y a moins à dire sur la CEQ; c'est peut-être excusable vu son membership très particulier. Depuis deux ans, la CEQ s'occupe des femmes. Centrale majoritairement féminine où la quasi-totalité des dirigeants sont des hommes, la CEQ s'est prononcée pour l'abolition des lois sur l'avortement. Des comités féminins se sont créés un peu partout dans ses sections régionales. Il est encore difficile de distinguer la "voie" dans laquelle veut s'engager la CEQ en matière de condition féminine. La CEQ est si prolixe en matière d'analyses politiques qu'on attend d'elle la même chose pour ce qui est de la condition féminine. La "charte des droits des travailleuses", chapitre au féminin de la "charte des droits des travailleurs" laissait songeur; on y réclamait à la fois la déssexualisation du marché du travail et des congés pour cause d'enfants malades en faveur des femmes seulement... sans parler des "congés menstruels"!

C'est sans doute parce que la FTQ, par ses ancêtres FUIQ et FPTQ, avait peu de racines québécoises, qu'elle n'entra pas dans le bal pour dénoncer le travail féminin, lors de la seconde guerre mondiale. S'il faut résumer en un mot son attitude, on parlerait plutôt d'indifférence. On votait de temps en temps de même qu'à la CSN, aux congrès syndicaux, "À travail égal, salaire égal", et l'honneur était sauf. Cette revendication, officiellement on ne peut plus égalitaire, pouvait cependant entraîner des effets contraires à ceux qui étaient recherchés.

Un peu de réflexion, et aussi un peu de lecture des procès-verbaux des congrès de l'époque, suggère que cette revendication

syndicale fait au moins autant l'affaire des hommes que des femmes. Pour beaucoup dans les années 1940, ce slogan avait pour but d'éliminer les femmes du marché du travail. De plus, isolée et non intégrée dans un schéma revendicatif cohérent et global. Cette position syndicale a encouragé la création par le patronat des "ghettos d'emplois féminins" sous-payés, aux murs desquels les femmes se heurtent aujourd'hui sur le marché du travail.

La FTQ, depuis 1972, a toutefois rattrapé le temps perdu et a pris une place honorable au milieu des centrales syndicales en ce domaine. Le rapport d'un comité de travail féminin, adopté par son congrès de 1973, dénonçait toute forme de protectionnisme syndical, et au-delà du "travail égal, etc..." d'antan, réclamait la déssexualisation des emplois. Ces positions se fondaient sur une analyse de la société qui remettait en cause le fonctionnement social actuel, du point de vue des rôles et des comportements sexuels acceptés et encouragés. Il était postulé que jamais les femmes n'auraient l'égalité réelle sur le marché du travail tant qu'on ne leur reconnaîtrait pas concrètement le droit au travail; que la reconnaissance de ce droit serait la conséquence ultime d'une négation de la responsabilité primordiale des femmes à l'égard de la famille. Pour que les femmes gagnent l'égalité, elles devaient partager avec les hommes la fonction parentale et domestique, et ces derniers devaient partager avec les femmes la fonction de pourvoyeur. Autrement, personne, pas plus le militant syndical que le patron, ne trouverait logique de réclamer les mêmes possibilités de salaire et d'emploi pour les femmes. En conclusion, la FTQ rejetait toute forme de protectionnisme syndical.

La question centrale: l'indifférenciation sexuelle

L'attitude de plusieurs syndicalistes charrie une ambiguïté fondamentale. Bien sûr, diront-ils, il faut que les femmes qui travaillent aient même salaire, mêmes possibilités d'emploi et de promotion. Mais bien sûr aussi, s'empresse-t-on d'ajouter, il ne faut pas avoir l'air d'encourager le travail des femmes: après tout, celles qui veulent rester à la maison c'est leur affaire. Quant à celles qui travaillent, il faut leur permettre de concilier leur rôle de mère et leur métier. Et ce sont ceux-là qui trouveront que ce n'est pas une mauvaise idée que de payer les femmes pour qu'elles demeurent à la maison; avec tout le chômage qu'il y a, ça leur paraît hautement humanitaire.

Je crois quant à moi que tant que les femmes seront vues comme des mères actuelles ou potentielles au lieu d'être simplement des travailleuses, nous n'avancerons pas beaucoup. On ne peut pas revendiquer l'égalité, les mêmes jobs et les mêmes salaires, tout en se plaçant au départ au-dessus de la mêlée; je ne vois pas pourquoi un homme serait "obligé" moralement de gagner sa vie et pas sa femme. Je ne vois pas pourquoi une femme est plus responsable de ses enfants que leur père. Je ne vois en fin pas pourquoi les gens qui veulent avoir des enfants sans pour autant renoncer à avoir une vie active en dehors d'eux ne seraient pas aidés par des horaires de travail plus souples, et par la mise sur pied d'équipements collectifs: garderies de rues, cantines, etc.

Le spectre de l'enrégimentation

Il se trouve souvent des hommes, quand je tiens ce genre de propos, pour me dire que je ne veux rien de moins que l'enrégimentation forcée des femmes sur le marché du travail. Mesure cruelle pour les enfants à qui j'arracherais leur mère. Mesure inadéquante, car 90% des femmes travaillent par nécessité, et surtout pas par goût — et les hommes, eux? Mesure sadique enfin, car il est bien connu que les femmes ont soit des jobs de "servantes glorifiées", de mères déguisées, de soeurs de charité; et avec ça, un bien petit salaire. Alors que la vie à la maison, pour les femmes, est somme toute assez agréable, le moindre de ses agréments n'étant pas de dispenser les maris laborieux de toute corvée domestique et parentale.

Je pense plus simplement, et moins terriblement, que les femmes, par rapport au droit au travail et à l'obligation du travail, devraient être sur le même pied que les hommes. Et s'il y en a qui veulent se prévaloir de leur droit de ne pas travailler, qu'elles le fassent en tant qu'individus et non pas en tant que femmes. D'ailleurs, à ceux qui disent que la femme, cette privilégiée, doit être libre de travailler, je répondrai qu'un choix vraiment libre ne peut être fait actuellement, en raison des caractéristiques du marché du travail. Et la discrimination qu'y subissent les femmes ne disparaîtra pas tant que l'on ne déssexualisera pas les rôles sociaux: travailler, faire le ménage, élever les enfants... etc, et que l'on ne mettra pas fin à cette attitude incorrigible qui nous fait toujours situer les femmes "à part", dans nos revendications.

Il faut situer le débat dans une perspective globale; il faut que prennent place des

changements dans l'institution familiale et dans la société, dont le marché du travail est un morceau de poids. Quand les femmes décideront que le monde du travail leur appartient autant qu'aux hommes, elles forceront les syndicats à changer leurs politiques et leurs priorités de négociation (ex.: classification des emplois en fonction du sexe), elles forceront les gouvernements à empêcher les employeurs de les discriminer, et elles forceront leurs hommes à s'occuper des enfants et du ménage tout autant qu'elles. Tant que les femmes seront victimes de cette mentalité soigneusement entretenue qui fait que la responsabilité première d'une femme revient à sa famille, elles ne revendiqueront pas leurs droits.

Si les femmes veulent avoir le privilège de ne travailler que si elles le désirent, c'est assez logique qu'elles en subissent les contrecoups sur le marché du travail. A femme "privilegiée", salaire d'appoint. C'est pourtant si normal de penser que la charge familiale et la fonction de pourvoyeur devraient être partagées entre hommes et femmes. Et est-ce si utopique de penser que le jour où le travail féminin sera généralisé, les façons de vivre et de travailler seront changées en profondeur? S'il n'y a plus de "gardiennes du foyer", les commissions scolaires ne nous imposeront plus des écoles élémentaires aux horaires anarchiques et imprévisibles, dépourvues de cafétérias et de garderies pour les fins d'après-midi; les horaires de travail seront différents (possibilités de demi-temps...), plus souples et plus respectueux des contingences familiales.

La tentation du retrait

Il y a d'un côté le spectre de l'enrégimentation. De l'autre côté on entrevoit de plus en plus ce rêve inspiré de la contre-culture, laquelle s'est appropriée certaines thèses féministes et les a apprêtées à sa sauce, entraînant dans son sillage des disciples qui sont beaucoup moins "underground" que réticents à accepter les changements sociaux et familiaux que suppose la généralisation du travail féminin.

On remet ici en cause la pertinence d'amener de plus en plus de femmes sur le marché du travail. Le monde du travail en est un d'hommes — bien sûr! —, un monde dur, aliénant, axé sur des valeurs de compétition, déshumanisant, qui ne laisse pas de place à l'affectivité, etc... Les femmes sont intrinsèquement affectives, non-agressives, "humaines"...; il faut préserver en elles ces valeurs de civilisation et

c'est en se regroupant entre elles à d'autres niveaux qu'elles se libéreront. Enfin, dira-t-on, pourquoi vouloir imiter les hommes et s'intégrer dans leur plus triste réalisation: le monde du travail?

Ce genre de raisonnements me laisse perplexe dans son apolitisme total. Je ne crois d'abord pas à l'existence de valeurs féminines et masculines; je crois en la terrible efficacité d'une éducation et d'une socialisation dirigées. Je trouve aussi que le marché du travail est un monde barbare, *sa barbarie ne venant pas toutefois des hommes (mâles), mais du système économique et de l'idéologie politique qui l'ont façonné*. Les travailleurs ont collectivement la tâche de reprendre possession de leurs milieux de travail. Je veux que l'ensemble des femmes participe à cette lutte et sorte des gynécées où on veut les maintenir. Que les femmes appréhendent l'oppression et la dépossession que subissent les travailleurs, qu'elles en identifient les responsables et qu'elles prennent part aux luttes autrement qu'en assurant le repos du guerrier.

Le travail avec un grand T n'est pas une valeur en soi, un mode de vie qui transcende les idéologies et les régimes politiques: il y est enraciné. Le travail est le mode privilégié d'insertion dans la société; et dans la mesure où nous vivons justement en société, il ne doit pas être appelé à disparaître. Il n'y a que le mode de production capitaliste pour permettre que des gens ne travaillent pas parce qu'ils vivent de la sueur des autres, ou pour en priver d'autres d'un emploi convenable qui répondrait à leurs capacités, en leur accordant tout juste une pitance. Le travail peut cependant être appelé à changer, et *l'orientation de ces changements* devrait être un sujet de réflexion privilégié pour les syndicats. Au-delà des changements dans le mode de propriété des moyens de production et de contrôle de la force de travail, il y a d'autres valeurs à changer: l'orientation vers la consommation, la compétition, la brisure entre la vie de travail, la vie familiale ou personnelle et la vie de quartier, l'enfermement professionnel, etc...

Un univers de réflexion vierge

Le syndicalisme québécois est peu "idéologique", si on le compare au syndicalisme français par exemple. Pourtant, depuis une dizaine d'années surtout, la réflexion prend forme, fait son chemin; et les centrales consacrent de plus en plus d'énergies à politiser leurs actions et à faire de l'éducation politico-syndicale.

Pour ce qui est des réflexions auxquelles mène l'étude de la condition féminine, on souhaiterait voir les centrales prendre le devant, comme elles le font dans bien d'autres secteurs. Il serait normal que non seulement elles prennent le devant, mais qu'encore elles intègrent cette réflexion dans le cadre plus global de leur critique de la société capitaliste et dans la description de la société dont elles souhaitent l'avènement. L'institution familiale, les conséquences sociales de la généralisation du travail des femmes, les relations et les rôles sexuels, l'éducation des enfants, l'orientation du travail... tout cela se tient et pourtant nous en sommes à peine aux balbutiements, pour ce qui est de cette réflexion.

D'ici à ce que la réflexion sur la condition féminine fasse partie intégrante des préoccupations du mouvement syndical et soit assumée par les leaders syndicaux, il faudra que chacune des centrales maintienne en fonctionnement un comité de travail axé sur ces problèmes. Car même si l'objectif à atteindre est l'intégration des femmes aux structures existantes, il ne sera atteint que par la "particularisation" du problème féminin et via des groupes de travail majoritairement ou exclusivement féminins.

D'ici l'avènement de cet âge d'or, les militantes syndicales féministes à tous les niveaux ont encore bien de petits obstacles à surmonter, à commencer par la lassitude. A la FTQ, depuis deux ans, nous avons fait un grand bout de chemin. Nous organisons des sessions d'information et de conscientisation sur la condition féminine, nous avons un comité de travail, nous diffusons de l'information sur le sujet et nous en faisons discuter nos militants masculins.

A chaque fois que nous réunissons des membres féminins de la FTQ, on nous dit: "Enfin, la FTQ s'occupe de nous autres"; et souvent, et presque toujours une réaction de bien-être: "Pour une fois qu'on est entre femmes..." Je suis profondément convaincue qu'il existe chez les femmes syndiquées, un besoin profondément senti, même si non exprimé, de se retrouver entre elles pour parler de leurs problèmes. Malgré tout, parfois je suis lasse de cette étiquette féministe que je me suis moi-même collée au front; je me demande quel besoin j'avais de m'embarquer dans cette galère: pourquoi m'être singularisée en parlant des femmes, comme si ce n'était déjà pas assez marginalisant d'en être une dans un monde d'hommes... ●

En tant que femmes

par Richard Gay

En tant que femmes, certains sans doute s'en souviendront-ils, est le titre général d'une série de films qu'on a pu voir à l'affiche de Radio-Canada au printemps dernier. Mais c'est en même temps beaucoup plus. En fait, c'est tout un programme.

Il faut d'abord préciser que ce programme fait partie intégrante d'un autre programme, beaucoup plus vaste celui-là, qui a pour nom *Société Nouvelle/Challenge for change*. Il s'agit là d'un programme expérimental administré et financé par l'Office national du film d'une part et par des agences et des ministères fédéraux d'autre part. L'objectif du programme est défini comme suit: "mettre les techniques audio-visuelles au service de ces citoyens, groupes ou classes de citoyens dont on dit qu'ils véhiculent une culture minoritaire" (1). Deux hypothèses sont à la base de cet objectif: la première est que les gens sont capables d'identifier leurs problèmes et la deuxième est que ces mêmes gens sont en mesure d'en trouver les solutions. C'est dans ce cadre qu'*En tant que femmes* a pris naissance et s'est élaboré.

"Tout a commencé en 1971, précise le producteur délégué du programme, la cinéaste Anne-Claire Poirier, réalisatrice des *Filles du Roy*. J'avais l'intention à ce moment-là de faire, avec Jeanne Morazain-Boucher, un film d'une heure, pour la télévision, sur les femmes. Jeanne et moi, on était très préoccupé par cette question de la femme. En fait, notre volonté de faire un film était directement reliée à une recherche très personnelle autant chez Jeanne que chez moi. Et cette recherche était alimentée par tout ce que produisait le féminisme américain, en particulier. On a dévoré les ouvrages de Kate Millett, on est entré en contact avec le *Women's Center* de New-York et on a rencontré des femmes de là-bas; en fait, on a été amené à ce moment-là à faire ici ce qu'elles faisaient là-bas. On a rencontré des femmes de différents milieux, on a discuté de leurs problèmes et très rapidement on s'est rendu compte que de faire un film où nous, les femmes, nous allions nous expliquer, c'était tout à fait ridicule et aberrant. C'est là qu'on s'est aperçu qu'il fallait avant tout que nous, les femmes, on se parle entre nous".

Selon Anne-Claire Poirier et Jeanne Morazain-Boucher, leurs contacts, leurs lectures, leurs études de plusieurs films et lignes ouvertes radiophoniques, toute leur enquête qu'elles formulèrent d'ailleurs à l'époque dans un volumineux rapport, aboutissaient à la conclusion suivante: les femmes de tout âge et de toute condition étaient mal dans leur peau.



Jeanne Morazain-Boucher



Hélène Girard



Marthe Blackburn



Anne-Claire Poirier

Ce rapport de recherche en main, elles décidèrent de formuler la demande d'un programme fait par les femmes pour les femmes. Cette demande devait être adressée tout d'abord au comité des programmes de l'ONF et ensuite au comité interministériel qui gère *Société Nouvelle / Challenge for Change*. Cette demande ambitieuse et originale devait se buter évidemment à de nombreux obstacles dont une certaine méfiance masculine. Mais à force d'insistance et de volonté, le programme fut accepté. Pour Anne-Claire Poirier et Jeanne Morazain-Boucher, c'était déjà

une victoire: on avait accepté leur projet et à leurs conditions. Tout, cependant, restait à faire.

Anne-Claire Poirier explique comment après l'acceptation du programme, le projet s'est rapidement mis en branle à partir de l'hiver 72: "on connaissait plusieurs femmes, des cinéastes et d'autres, qui étaient susceptibles de s'intéresser à notre aventure et prêtes à s'embarquer. On les a contactées et on s'est réuni. De là est sorti un noyau, une équipe particulièrement enthousiaste qui pendant presque trois

des films avec les femmes par les femmes pour les femmes... et les hommes.



Mireille Dansereau



Aimée Danis

Québec. En fait, pour bien comprendre notre travail, il faut situer nos films dans un vaste travail d'animation où pendant des semaines et des semaines, animatrices, cinéastes et femmes de toutes sortes et tous genres se sont parlé et ont abordé peu à peu tous les sujets qui les concernaient. Les films qu'on a faits et les deux autres qui sont en train de se faire traitent avant tout de ces sujets-là.

En fait, le programme *En tant que femmes* dans sa conception et son élaboration, visait et vise des objectifs très précis que Jeanne Morazain-Boucher, auteur du film sur les garderies intitulé *A qui appartient ce gage?* définit comme suit: "il y avait trois objectifs qui étaient pour ainsi dire reliés l'un à l'autre. Le premier, c'était de briser un certain isolement que vivent les femmes, et d'une certaine façon notre travail a permis de faire naître une conscience collective. Tout n'est pas fait mais il y a déjà sur ce plan-là une étape importante de franchie. Les femmes se sont reconnues. Plusieurs se sont dit "au moins je ne suis pas toute seule à penser comme ça". Nos films se sont avérés, pour les femmes, des lieux de rencontre. Les hommes, eux, sont regroupables: il y a beaucoup d'associations pour les hommes. Pour les femmes, c'est plus dur, c'est plus dur de les rejoindre; c'est plus dur aussi de les amener à parler. Le deuxième objectif, poursuit Jeanne Morazain, était de créer une motivation intérieure qui, à partir d'une reconnaissance mutuelle permettrait à la femme de prendre en charge sa propre vie sur un plan personnel, c'est-à-dire lui permettrait de réaliser une sorte d'autodétermination renonçant parfois à certains privilèges de dépendance. Le troisième objectif en est un de conscience sociale. Nous souhaitons que nos films amènent les femmes à se sentir impliquées dans leur milieu et à agir socialement".

Quand on leur demande comment elles ont pensé concrètement leurs films, Anne-Claire Poirier s'empresse de répondre: "à partir de notre travail avec les différents groupes de femmes nous avons rapidement décelé quelques grands thèmes dont la sexualité. Mais très rapidement aussi, nous nous sommes aperçues du danger des grands thèmes qui risquaient de nous piéger au niveau didactique. De sorte qu'aucun des six films, quand les six seront terminés, n'aura traité spécifiquement de la sexualité comme telle. La sexualité, au fond, a été intégrée à tous nos films. En fait, on a cherché à représenter chacun de nos grands thèmes dans le quotidien, dans le vécu. Parmi nos grands thèmes, il y avait aussi les garderies, les adolescents, l'avortement. Si on regarde les quatre films présentés à Radio-Canada jusqu'ici.

"A qui appartient ce gage?" de Jeanne Morazain-Boucher et Susan Gibbard traite de la responsabilité parentale via la question très actuelle des garderies. *"J'me marie, j'me marie pas"* de Mireille Dansereau, aborde la place et la valeur de l'amour dans la vie des femmes; *"Souris, tu m'inquiètes"* d'Aimée Danis, cerne ce "malaise sans nom" des femmes qui n'ont d'existence qu'en fonction de leur mari et de leurs enfants; mon film *"Les filles du Roy"* constitue une recherche d'identité de la femme québécoise à travers les rôles que l'histoire a dévolus à ses aïeules et ceux que l'actualité lui réserve. Les deux autres films du programme, ceux-là sont à venir, parleront, l'un sur le besoin d'affection et de relations des adolescentes, c'est le film d'Hélène Girard, et l'autre, le film de Tanya Ballantyne, traitera de l'avortement".

Toutes les cinéastes du groupe s'entendent, cependant, pour dire que le thème de la maternité constitue le fil conducteur qui unit leurs films. Pour Mireille Dansereau, réalisatrice de *"J'me marie, j'me marie pas"*, ceci est très clair: "en fait, avec le recul que j'ai maintenant, je vois mon film de plus en plus comme un conflit entre carrière et maternité. D'une certaine façon, la maternité, c'est le grand thème de tout le programme *"En tant que femmes"* parce que, qu'on le veuille ou non, c'est la condition biologique de la femme. Or nos films, ce sont des films faits avec des femmes et par des femmes; automatiquement le thème de la maternité devait s'imposer comme le grand thème". "Et cela d'autant plus, ajoute Anne-Claire Poirier, que dans notre société les conséquences de la maternité ne sont pas vraiment partagées par les maris, les hommes, les pères." Et Mireille Dansereau de continuer: "c'est pourquoi, se poser la question de la maternité, c'est se poser un tas de problèmes sociaux, éducatifs, politiques, etc. En fait, c'est tout remettre en question: ta vie propre et la vie de toute la société".

Et toutes ces femmes cinéastes avouent que ces films les ont changées, qu'à cause de ces films elles ne sont plus tout à fait ce qu'elles étaient avant de s'engager dans le programme. Elles sont maintenant très loin de ces cris de guerre lancés pas les féministes américaines au début des années '70. Ces cris contre le chauvinisme mâle les ont stimulées, c'est sûr, mais de là, elles ont fait leur propre bout de chemin qui,

En tant que femmes

au lieu d'être un cri de guerre ou d'agressivité, est beaucoup plus un appel à la solidarité et à la conscience. Pour Hélène Girard, réalisatrice du film *"Les Filles, c'est pas pareil"*, qui n'est pas encore tout à fait terminé, "Kate Millett, Germaine Greer, tout ça c'était de l'information. A partir de ça on a fait nos propres affaires. Nos films ne sont pas des films militants et dans ce sens, dira-t-elle, on a peut-être respecté notre contexte québécois. Les Canadiennes anglaises ont fait, elles, des films beaucoup plus militants, beaucoup plus près des films faits par des Américaines. En fait, nos films ne proposent ni de solutions, ni de lignes à suivre, mais au contraire des questions sur le sort réservé à la femme". "Ca ne servait à rien de choquer, ajoute Jeanne Morazain-Boucher. On ne pouvait pas faire des films qui allaient heurter les femmes avec qui on avait travaillé pendant des mois. Il ne faut pas oublier que notre premier objectif était de rapprocher les femmes, il n'était donc pas question de les choquer". Et Hélène Girard insiste: "il n'était absolument pas question de faire des films-sermons, d'aller prêcher. Ce que je voulais faire, c'était de faire le point, le point avec les autres femmes, le point aussi avec moi-même".

Discuter avec le groupe *"En tant que femmes"*, c'est constater que chacun de leurs films, en plus de représenter une étape dans le cheminement personnel de la réalisatrice, constitue surtout une étape centrale dans une démarche qui va de l'animation à l'animation. En ce sens que chacun des films a eu pour point de départ une animation et constitue au terme le point de départ d'une nouvelle animation. Anne-Claire Poirier sera à ce propos très claire: "après nos rencontres avec les femmes, chacune s'est retirée avec ce "donné à réfléchir" et a pensé un film qui était une sorte de produit qui allait permettre à l'animation de continuer et de s'élargir aussi".

Les quatre premiers films, disions-nous au tout début de cet article, ont été présentés à Radio-Canada et chacune des membres de l'équipe a été intensément émue par les réactions qui ont été formulées immédiatement après la représentation des films à la télévision. Une organisation téléphonique ainsi qu'un questionnaire avaient été créés pour recueillir les réactions après la présentation de chaque film, mais en plus l'équipe a reçu un nombre impressionnant de lettres. Selon Marthe Blackburn, scénariste des *"Filles du Roy"*, "jamais l'Office national du film a reçu une réponse pareille. Les lettres n'avaient en aucune façon été sollicitées. La réaction a été spontanée: on a reçu près de onze cents

lettres différentes de tous les coins de la province et ça, c'est en plus des milliers de téléphones qu'on a reçus immédiatement après la présentation des films. Et chacune des lettres, continue Marthe Blackburn est un véritable témoignage: chaque femme parle d'elle. A mon avis, ces lettres, que nous publierons d'ailleurs, constituent peut-être la meilleure "synthèse" de la condition féminine dans le Québec de 1974. C'est bouleversant. Chacune était isolée, chacune pensait, peut-être, être la seule à écrire et nous, on est au centre de cet écho". "Il était impensable, poursuit Anne-Claire Poirier, que nous gardions pour nous ces témoignages si significatifs. Il faut absolument que nous redonnions à un grand nombre de femmes ce qu'un grand nombre de femmes nous ont donné".

Une des dimensions capitales du programme *"En tant que femmes"*, c'est celle de la parole: une parole écoutée lors des nombreuses rencontres d'animation, ensuite une parole saisie, celle contenue dans les films, et finalement une parole provoquée, celle des téléphones et des lettres. Sur l'importance de la parole, Mireille Dansereau s'explique: "on cherchait à communiquer par des films présentés à la télévision et, personnellement, j'ai toujours pensé que la télévision était un médium proche du témoignage parlé. Conséquemment, dans mon film *"J'me marie, j'me marie pas"*, j'ai privilégié en grande partie cette dimension-là: la parole, de façon à mieux communiquer".

Cette façon de communiquer semble avoir plu puisque des femmes des quatre coins de la province ont demandé que des animatrices viennent leur présenter de nouveau le ou les films qu'elles avaient vus à la télévision. Ceci a évidemment permis à l'équipe de suivre et de prolonger l'impact de leurs films dont elles voulaient qu'ils soient ni politiques ni sociologiques, mais avant tout engagés sur le plan de l'humain et du vécu. En fait, il se dégage de chacun des films présentés jusqu'ici, une tendresse à laquelle on ne peut absolument pas rester insensible. Et cela que le spectateur soit homme ou femme. Tous s'en sont rendu compte: les films créés par le groupe *"En tant que femmes"* ne sont pas des films contre les hommes, mais bien des films où les femmes sont elles-mêmes avec tout ce que cela peut apporter, en termes de sensibilité et d'intelligence, à un meilleur équilibre de la société et du monde; des films où des femmes sont elles-mêmes pour mieux parler aux autres femmes et aussi aux hommes que ce soit le mari, l'amant, l'ami, le père ou le frère. Pour Marthe Blackburn, il n'y a aucun

doute que les films du groupe *"En tant que femmes"* ont été faits, en partie, à cause d'un amour pour l'homme. "C'est parce qu'on les aime, les hommes, dira-t-elle, qu'on sentait le besoin de faire ces films-là. C'est pour mieux établir la communication, pour mieux se parler". Quand on dit à ce groupe de femmes, que le programme aura donc permis aux femmes de se regarder et de leur parler, et aux hommes de les regarder et de leur parler, elles ajoutent qu'elles souhaitent que leurs films permettent aussi aux hommes de se regarder eux-mêmes. Et Anne-Claire Poirier de souligner que, dans plusieurs des lettres reçues, des femmes avouent avoir vraiment parlé à leur mari pour la première fois, après avoir vu ensemble un des films de la série. Et, en effet, un film comme *"A qui appartient ce gage?"*, par exemple, formule autant de questions à l'égard de l'homme que de la femme.

Dans cette perspective, il est important de citer ici un texte que Marthe Blackburn signait en '73 et qui donne au programme *"En tant que femmes"* tout son sens et fait sentir toute sa portée. Ce texte nous servira de conclusion.

"Notre avènement dans l'univers, sous cet aspect nouveau de notre identité de femme, n'aura qu'une réforme à faire: celle de l'homme. Peut-être allons-nous nous retrouver en face d'un phénomène similaire. Peut-être que les hommes aussi étaient faux et qu'ils s'étaient trouvé de tout temps des alibis d'hommes pour de fausses femmes. Et c'est ensemble, cette fois, que nous nous poserions les vraies questions dans une langue nouvelle, débarrassée de mots qui n'avaient qu'un sens unique, décapée de ses couches millénaires d'erreurs et de divagations. Nous sommes nés l'un pour l'autre: c'est inscrit dans notre corps et notre esprit. Nous ne soupçonnons pas encore ce que nous pouvons faire ensemble, nous nous sommes égarés trop loin. Nous nous sommes enlaidis en route et nous avons réduit nos rapports ensemble au minimum viable. Nous sommes devenus fous tous les deux. Mais nous ne voulons pas mourir ensemble de cette extinction affreuse. Déjà les guerres vous ont choisis pour vous entretenir entre vous, alors que vous nous préserviez pour entretenir la permanence. Si nous choisissons ensemble de faire l'amour sans le défaitre?"(2).

Références:

- (1). in Médium-Média, volume 2, janvier 1973, page 3.
- (2). idem, page 9.

l'autre solitude

Le mur de la langue

L'aéronautique a depuis longtemps dépassé le mur du son; les satellites de communication ont aboli les délais qui isolaient les continents. Pourtant, au Québec, les nouvelles mettent beaucoup de temps à franchir le mur de la langue. Arthur Blakely mesure, dans la *Gazette* du 27 septembre, la résistance socio-linguistique à la transmission d'une information, d'une communauté linguistique à l'autre. L'incident analysé est de notoriété publique. La Régie des services publics du Québec a émis le 14 septembre un permis de câblodiffusion au nom de Raymond d'Auteuil pour desservir la région de Mont-Joli et Rimouski. Cette émission contrevient à une décision antérieure du CRTC en faveur de François Dionne pour la région de Matane, de Rimouski et de la vallée de la Matapédia. L'affaire n'est pas sans importance. Ainsi, en tout cas, en jugent journalistes et éditorialistes. La nouvelle est publiée en primeur le 18 septembre dans *Le Jour*. Elle est reprise par la Presse Canadienne qui la transmet à ses clients, sans toutefois la traduire en anglais. Ni CBC ni les autres postes de radio et de télévision anglais ne saisissent le fait. *Le Devoir*, "qui parfois agit comme un lien de communication entre les deux Canada" (dixit Blakely), faillit à son rôle. La *Gazette*, le *Star* et, assez curieusement, *Le Devoir* s'emparent de l'affaire après un délai de presque deux jours. Pendant deux jours, constate le journaliste, le geste de la Régie des services publics a fait la manchette des journaux francophones; pour les citoyens de l'autre solitude, il n'avait pas encore été posé. Ce n'est qu'après une vive réaction du ministre fédéral des communications, Gérard Pelletier, que les médias anglophones relateront l'événement et supputeront son importance. Ces retards accumulés dans la transmission d'une information illustrent deux traits du Québec d'aujourd'hui. De nombreux événements affectent la communauté francophone et n'intéressent pas les citoyens anglophones. Par ailleurs le pôle d'attraction politique des milieux anglophones du Québec se situe à Ottawa, non à Québec. Ils sont Canadian: c'est la déclaration de Pelletier qui leur révèle l'événement.

Les franco-manitobains et le bill 22

Les réactions des anglophones au bill 22 sont loin d'être taries. Dans le *Montreal Star* du 27 septembre, Jim Stewart signale que le français va devenir une langue indispensable au Québec. Il fournit comme indice de cette révolution une initiative du Ministère des transports. Désormais, avec le renouvellement du permis de conduire, les services du Ministère fournissent une brochure sur le système de "démérite", en français, même aux anglophones. La copie anglaise est disponible sur demande dans les bureaux des véhicules automobiles. Sitôt cet exemple révélateur donné, Stewart avoue que la progression du français comme langue officielle se fera à la vitesse de croisière... d'un glacier! Autre louange au bill 22 que cet éditorial de la *Gazette* du 23 septembre. L'éditorialiste s'élève vigoureusement contre la fermeture d'une école française de St-Boniface (école Taché) et contre les difficultés faites aux francophones de Windsor (Ontario). Il conclut: malgré les lacunes du bill 22, il réserve tout de même une place substantielle à l'anglais dans le système d'éducation de la province. Le Manitoba et l'Ontario devraient être prêtes à en faire autant pour leurs minorités françaises. L'éditorial recèle un double aveu. Les anglophones demeurent une minorité très bien traitée. Le sentiment ressenti dans les milieux anglophones de constituer la majorité réelle s'émousse et, lentement, s'insinue une cruelle appréhension: celle de devenir minoritaires...

Le cas Morin

Claude Morin a présenté au public un document décrivant les modalités d'accès à la souveraineté politique du Québec. Alors que dans *Le Devoir*, pour infirmer l'hypothèse de Morin, on agite le guignol grotesque de la répression armée, l'éditorialiste du *Montreal Star* se montre beaucoup plus réservé, plus sérieux. Le point de vue de Morin lui apparaît sensé et judicieux. Il ne voit poindre aucune menace de la part d'Ottawa. La conclusion mesure la distance qui sépare le maître du sous-fifre, la crainte du sentiment de supériorité: l'application de la thèse de Morin, toute sensée qu'elle soit, requiert, au préalable, de telles modifications dans la situation économique, politique et sociale que l'éventualité de la souveraineté du Québec est très improbable sinon fort lointaine. Dans un autre commentaire, Dominique Clift porte un jugement judicieux sur la portée du texte de Morin. Il écrit: "L'importance accordée par le Parti Québécois au contrôle par les membres élude une question d'une très grande importance politique: un gouvernement du Parti Québécois serait-il responsable devant ses seuls membres, devant les gens qui votent effectivement pour lui, ou devant la population dans son ensemble, y compris l'opposition. Qui représenterait-il au juste? /.../ Un idéalisme excessif masque aux membres le problème de réconcilier la démocratie à l'intérieur du parti avec la démocratie dans le gouvernement. Quand Lévesque et Morin tentent d'apporter quelques accommodements ils sont tout de suite soupçonnés de diluer le programme du parti et de chercher à se dérober au contrôle des membres. C'est une situation très embarrassante qui révèle que l'éducation politique du parti s'est trop faite dans le sens du militantisme plutôt que dans celui de la compréhension." Cette semaine là, les lecteurs du *Montreal Star* étaient sans doute mieux servis que ceux du *Devoir*!

GANTS DU CIEL

JEUNES POÈTES CANADIENS

F I D E S

FRANÇOIS CLOUTIER

Né à Québec en 1922. Étudiant en médecine. Avoue l'influence de Valéry. « La poésie est par essence fluide, impalpable. »

FANTAISIE

File, file charmante, une fileuse file...
Et glisse le lin blond au rythme des doigts longs, au rythme des
doigts longs.
Que de lin il me faut et file et glisse, que de lin il me faut seulette
boudiner...
Que si je n'avais pas, seulette lasse enfant, que si je n'avais pas
tout ce lin à filer.
Seulette je m'enfuirais et file et glisse, seulette je m'enfuirais
De par les bois touffus, ronfle, ronfle rouet joli, de par les bois touffus
Où songent les ruisseaux, où s'aiment les pinsons de par les bois
touffus,
Je m'enfuirais seulette que si je n'avais pas le lin blond, le lin fin.
Ronfle, ronfle rouet joli ; file, file une fileuse file...

Je m'enfuirais seulette où pleure le vent de par les bois touffus
Ma tête je pencherais sur l'onde, l'onde pure ma tête je pencherais
Et mes cheveux tordrais, file, file... et mes cheveux tordrais ;
J'inclinerais ma taille et ma taille fragile, j'inclinerais ma taille.
Le lin blond, le lin fin que si je n'avais pas tout ce lin lasse enfant...
J'inclinerais ma taille et puis je dormirais, ronfle, ronfle le rouet
ronfle,

[33]

Gants du Ciel — 3

FRANÇOIS CLOUTIER

Et puis je dormirais de par les bois touffus, seulette au creux
d'un arbre,
Je dormirais seulette où s'aiment les pinsons... et me viendrait un rêve
J'y verrais un beau prince, un beau prince j'y verrais, avec ses
yeux d'amour
Et son pourpoint d'argent... le beau prince que j'y vois.
Il me dirait je t'aime... plus fort je dormirais seulette
Plus fort je dormirais... prince, prince, vous m'aimez donc... au
creux d'un arbre vieux.

Rêve, rêve charmante une fileuse rêve
Que si je n'avais pas tout ce lin, tant de lin
Seulette je m'enfuirais de par les bois touffus.

ESCLAVE ENDORMIE

Sur la grève oubliée, au calme de la mer
Paresseusement rêve assoupie en l'ébène
Inutile toujours de son corps pur, sirène,
L'esclave aux longs cheveux lisses comme une chair.

Le sable fin lui voue un culte d'or et l'air
De soupirs cascadeurs, murmure, eau souveraine,
Caresse en baisers lents la silhouette pleine
De la belle qui dort superbe un songe cher.

Amoureuse pâmée une ombre jeune charme
Le marbre de ses traits : ô pâle d'une larme
Filant le rare azur du merveilleux sommeil !

[34]

JEUNES POÈTES CANADIENS

Une palme à ravir berce sa nonchalance
Et tout vif de clarté se vient mourir vermeil
Au seuil d'une candeur un frisson de silence...

ÉVEIL

Quel est ce goût amer qui s'émeut en ma gorge ?
D'où me vient ce désir imprécis dans mon corps
Et cet espoir sans frein comme un foyer de forge
Aigu rageant hagard de blêmes désaccords ?

Triste mon âme est trouble, âpre ma chair regorge
De frissons langoureux aux parfums de remords.
Tous ces cris, tous ces bruits, est-ce en moi qu'on égorge
Des troupeaux infinis que déchirent le mors ?

Je meurs de paysage et que la terre est chaude
Au soir crispé d'attente : une morsure rôde...
Que pleurent les yeux noirs ! Que tombe le vent pur !

Mais où s'en sont allés mes chants et mes gambades
Du temps que j'étais beau dans mes songes d'azur ?
Confus le masque ancien de mes clartés s'évade.

[35]

ÀTESRISQUES

Lire"

François Cloutier

*"m'enfuirais seulette où pleure le
ut" Cloutier
ent fois sur le métier remettez votre
vrette" Rilke*

—Fragments pour une lecture sympto-
le de l'oeuvre poétique du "jeune Clou-
" à la lumière des travaux pionniers de
an, Althusser, Poulantzas et Jean-De-
Gendron, ayant pour objet de susci-
produire à même les silences pleins-
l'idéologie du versificateur le concept
"femme" en même temps que la pro-
matique oedipo-petit-bourgeoise qui le
s-tend en lieu de théorie afin qu'en
te connaissance de cause le proléta-
de la formation sociale centro-péri-
rique provisoirement nommée "qué-
oise", résiste à ceux qui vêtus de la
du du mouton et qui cherchant à
guiller les enjeux historiques de la lutte
classes se sont approprié le concept al-
assérien de **rupture** afin de prétendre
rouver chez François Cloutier cette
me révolution épistémologique éluci-
/symptomatiquement/lue/diagnostiquée,
Althusser chez Karl Marx et qui avait
mis au Solitaire de la bibliothèque de
ndres, Ami de Friedrich Engels, et sur-
t (surtout!) Auteur du Capital, de
tre à la Pensée de Sa Maturité sans
oir eu de Jeunesse, et reconnaisse plutôt
se confondent le jeune et le vieux
outier (das ist: le Cloutier de la Jeunesse
e Cloutier de la Maturité) lorsque sui-
nt en cela les recommandations du Par-
ssien lui-même et arrachant de son "vi-
re" maintenant découvert le "masque
ancien de ses clartés confuses" nous sau-
us "lire" en une seule et même personne
trinité mystifiante-mystifiée-mystifi-
rice-du rouet-ronflant-du-voyeur-de-
sclave-endormie-et-du-poète-en-rut-
eur-du-bill-22.

0—Théorie pratique:
ao Zedong: "Ou se trouvent les idées
tes?"

fileuse: "Au creux d'un arbre vieux!"
outier: "Impertinente cégépienne! Vous
sez privée de fortune cookies!"

20—Le rouet-concept se doit d'être situé
provisoirement au niveau de l'instance
rdéterminée de l'idéologie tout en parti-
ant du/de la politique puisque son **tra-**
til consiste à induire de par son rythme
cantatoire et circulaire le sommeil...

21—Le discours du rouet est l'opium de
fileuse.

2, 2—François Cloutier et le rouet-concept
étant une seule et même chose devra-t-on
en conclure qu'elle est victime de son Désir?

2, 3—Cloutier: —"Un homme vous écoute"

2, 4—La fileuse: "zzzzzzzzz"

2, 5—Sans pédale le rouet-cloutier ne ron-
flerait pas malgré la participation volon-
taire de la fileuse à la conspiration dont
elle est victime. Il reste donc à produire,
dans l'espace même du déni **le concept de
pédale, causalité-structurale du ronfle-**
ment du rouet-Cloutier.

2, 6—Filer à l'anglaise: Cloutier: "Alors,
ça file?"

La fileuse: "Bien merci, et vous?"

3, 0—On pourrait croire que le "mot" fi-
leuse sert d'alibi à la notion idéologique de
"nation" québécoise. Il suffirait alors, en
appliquant les principes séminaux de la
grammaire différentielle, de transformer
l'affirmation "Il faut seulette boudiner"
en "Il faut que la nation boudine!" La no-
tion idéologique de nation se confondant
chez les réactionnaires (c.a.d. nationalistes:
cf. Gilles Bourque "Histoire de la lutte
des classes au pays de Maria Chapdelaine,
la Passionaria québécoise") avec la notion
non moins idéologique de "race", il ne
nous resterait plus alors qu'à proclamer
avec Cloutier: "Il faut que la race boudi-
ne". Or, depuis que les travaux de la ca-
marade Jehanne Benoit de l'Ecole Prati-
que des Hautes Etudes Culinaires nous
sont devenues accessibles, grâce à la per-
sévérançe du département de sociologie
populaire de l'Université du Québec, nous
savons que si La Belle Fermière boudine il
est plus évident encore que la race pouti-
ne.

3, 1—Comment ici ne pas évoquer en com-
pagnie de Louis Althusser (cf. "Lenine et
la philosophie", Maspéro) le rire fulgurant
avec lequel Lénine n'eût pas manqué d'ac-
cueillir cette allusion au "moment" pre-
mier de la Révolution qui devait marquer
la prise du Pouvoir par le Prolétariat russe
tout en préfigurant aussi l'accession au
Soviet Suprême du grand Joseph Staline?
Nos camarades de la revue Stratégie fe-
raient bien cependant d'aller plus avant
dans la question avant de reconnaître
comme objectivement allié à leur cause le
ministre Cloutier. Il faut pour éviter le
piège produire à même les silences pré-
gnants du texte le concept du "prince-au-
pourpoint-d'argent". Ce n'est que par le
procès de cette question (la question de la
question) qu'on évitera de transformer le
Cloutier-lacquais-porteur-complaisant-
objectivement-serviteur-de-l'Etat-Pou-
voir en Cloutier-Sujet-Prophétique-de-
l'Histoire.

3, 2—Car on sait quoiqu'en pense l'huma-
niste Jacques Godbout, impénitent hégé-
lien qui se démasquait lui-même récem-
ment en collaborant au numéro mémorial

de la revue **Maintenant**, que le concept
histoire ne saurait se conjuguer même
lorsqu'affublé d'un petit h puisque l'his-
toire ne saurait avoir d'autre sujet que la
structure elle-même. Au "j'histoire" de
Godbout il faut préférer le "on structure-
toute-déjà-donnée" du Althusser de la
Maturité.

4, 0—"François, mon bateau ivre, qu'on
t'amarre au Quai Ten":

Dépliant bilingue de la Sorel Industries.

5, 0—Fascinée, dissoute, résorbée, anhihi-
lée par le ronflement incantatoire du
rouet-Cloutier-poète-politicien, la fileuse
s'abandonne aux pouvoirs mystérieux du
Prince-Au-Pourpoint-D'Argent. Sans
sombrier dans l'erreur interprétative juste-
ment condamnée par Pierre Macheray
(Pour une théorie de la production litté-
raire, Maspéro) il nous faut produire en
place du silence le concept Prince-Bou-
bou-Paré-De-La-Fortune-De-Sa-Belle-
Famille. Car qui, sinon Prince-Boubou-
Nageur-Bien-Coiffé pourrait ici se fondre
au creux d'un arbre vieux? Affirmé, phal-
lus puissant, l'arbre est aussitôt nié, vidé
de toute sève, miné de l'intérieur. Il s'en
suit diarhctiquement (la négation n'é-
tant plus univoque) que:

5, 1—La fileuse ne saurait être que cette
partie de l'électorat francophone victime-
appui-du-Prince-Boubou-causalité-
structurale-du-ronflement-du-rouet-
Cloutier, (voir 2, 5).

6, 0—Réduite en esclavage (cf. Esclave en-
dormie, F.C. jeune poète) la majorité si-
lencieuse n'a plus qu'à subir les assauts
d'un ministre-poète "à la chair regorgeant
de frissons langoureux aux parfums de re-
mords".

6, 1—Tandis que le poète avec Valérie pro-
fesse que "confus le masque ancien de mes
clartés s'évade" on reconnaît bien confon-
dus le poète et l'auteur du Bill 22.

6, 2—"Tous ces cris, tous ces bruits, est-ce
en moi qu'on égorge des troupeaux infinis
que déchire le mors?". N'en doutons pas:
il s'agit bien d'une hécatombe hippique.
Je ne sache pas en effet qu'on ait aux va-
ches fait l'injure du mors. **C'est un trou-**
peau infini de jouaux que le ministre
égorge.

7, 0—Plus de trente ans avant l'accom-
plissement réel de ce rapt idéal le Cloutier
de la Jeunesse annonce celui de la Maturi-
té nous décrivant plein d'angoisse les sui-
tes de l'événement: "Mais où s'en sont al-
lés mes chants et mes gambades, Du
temps que j'étais beau dans mes songes
d'azur?"

7, 1—Où, en effet?

7, 2—Ayant trahi le bleu, le ministre voit
rouge.

8, 0—Il n'est plus beau. C'est triste. "Que
faire?"

9, 0—EN EFFET.

10, 0—C.Q.F.D.

DANIEL PINARD, le Vison rubis.

Le figurant télévisuel

LE TELEJOURNAL, le mercredi 11 septembre 1974, vers 23 h. 45

Dès le départ, la déclaration du ministre est qualifiée de "forte"; ce qui la revêt d'un trait positif. Et faire preuve d'énergie contre l'imposition de "l'unilinguisme anglais à un groupe d'employés de la région Hull-Ottawa" risque fort d'avoir l'approbation d'un grand nombre de téléspectateurs québécois même dans le contexte de la politique de bilinguisme fédéral. La critique du ministre a lieu "aujourd'hui"; aucune autre situation de communication (conférence devant un groupe, colloque, etc.) n'étant mentionnée. Il semble donc qu'elle fut expressément faite à l'intention de la presse. Qui a pris l'initiative de la diffusion de cette déclaration? Le ministre ou Radio-Canada?

Dans le contexte de cette image favorable créée par l'introduction de Radio-Canada, le ministre lâche un mot "l'esprit de la loi 22". Le débit verbal du ministre est rapide afin d'éviter les coupures au montage du film qui iraient à l'encontre de sa volonté. Mais "la loi 22" est vite oubliée au profit d'un souci ministériel pour la qualité des Relations Publiques de Bell Canada. Sa rhétorique est manifestement paradoxale: le ministre parle en disant qu'il ne veut pas se mêler des affaires dont il parle puisqu'il ne peut conseiller à Bell de revoir des affaires qui ne sont pas les siennes. Alors il s'en mêle en disant qu'il ne s'en mêle pas. Mais alors, pourquoi tout ce verbiage? Peut-être parce que le peu de soins accordés par Bell à ses Relations Publiques permet au ministre de se préoccuper des siennes! Voyons la suite.

La question est très pertinente. Elle met l'accent sur le rôle politique qu'exerce le ministre. Elle tente de cerner le pourquoi de cette déclaration et peut-être la raison de l'initiative du ministre en ce domaine.

"Pas du tout". Le ministre réagit en tant que lecteur du matin. Puis, il semble se souvenir de son "job": "je vais voir... si c'est une politique de la compagnie..." Ici aurait pu s'insérer une question sur l'application dans ce cas précis de "l'esprit de la loi 22". Elle aurait resitué l'interview du ministre en fonction de son rôle politique. Mais, au même rythme que la vitesse de l'électronique, le ministre passe de nouveau à la faible performance des Relations Publiques de Bell qui témoigne, à son avis, d'une maladresse. Le téléspectateur ne s'est même pas aperçu qu'une hypothèse esquissée par ses propos est restée à demi formulée: "Mais, si c'est une politique de la compagnie"... alors, quoi monsieur le ministre? Le lecteur-ministre se soucie surtout de la qualité des Relations publiques d'une entreprise privée. Et le ministre-lecteur agit en paroles.

...alors, ce n'était pas une politique de la compagnie mais une maladresse d'un cadre intermédiaire qui a permis au ministre de soigner ses relations publiques et de faire bonne figure.

Le tout a duré 55 secondes et fut diffusé au souper et au coucher. C'est le temps requis pour être un figurant télévisuel. Si le désaveu de la compagnie mentionnée à la fin de la déclaration du ministre avait été présenté avant celle-ci, elle la rendait caduque. Pourquoi alors Radio-Canada a-t-il permis au ministre de faire ce numéro? Parce que ce cas, assez fréquent dans l'information politique, fait intervenir des critères de sélection de l'information qui reposent sur le statut social de celui qui garroche publiquement des roches.

Que conclure de ces commentaires? Que l'instantanéité, la fugacité et la vitesse électronique de l'image télévisée peuvent transmettre le vide avec l'illusion du plein. Il en ressort très souvent pour un homme politique comme Jean-Paul L'Allier qui a le physique télégénique et l'habitude de la caméra une image d'un figurant télévisuel positif. Seul l'écrit — la fixation et la mémorisation de cette image par l'écrit — peut montrer que, dans le cas de l'homme politique par exemple, le figurant télévisuel (+) correspond quelquefois au figurant politique (-). Ce rôle de fixation de l'image télévisée ne pourrait-il pas être assumé par une presse écrite politisée? L'unique lecture intégrale de cette déclaration télévisée ne parle-t-elle pas d'elle-même... sans mes commentaires?

Jacques Rivet

Bernard Derome: "Une décision de Bell Canada à Toronto, imposant l'unilinguisme anglais à un groupe d'employés de la région Hull-Ottawa, a été fortement critiquée aujourd'hui par le Ministre des Communications du Québec, M. Jean-Paul L'Allier."

J.P. L'Allier: — (film sonore) "Ca va à l'encontre de l'esprit de la loi 22. Si Bell Canada veut rattacher son bureau de Hull à son bureau de Toronto, c'est probablement, c'est à elle d'en décider, je ne veux pas me mêler de ses affaires. Mais je pense que les gens qui habitent à Hull ont le droit de travailler en français et, si j'avais un commentaire méchant à faire, je dirais que dans une chose comme ça, le moins qu'on puisse dire, c'est que le service des Relations Publiques de Bell Canada serait à revoir très sérieusement parce qu'ils sont très maladroits."

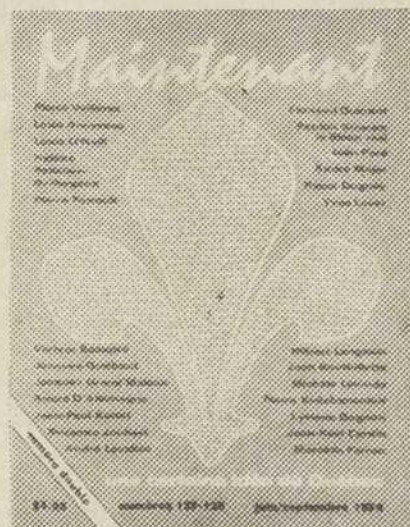
Interviewer: "Mais, est-ce que vous avez été saisi de ce dossier?"

J.P. L'Allier: "Pas du tout, je l'ai lu dans le journal ce matin. Je vais voir de quoi il en est exactement. Mais, si c'est une politique de la compagnie... de la même façon que la compagnie, au lendemain d'une hausse de tarif qui est décriée par à peu près tout le monde, annonce, le lendemain ou le surlendemain, une augmentation presque sans précédent de son revenu sur les actions, alors c'est une question de maladresse à mon avis, face à l'opinion publique".

Bernard Derome: "Et en fin d'après-midi, la direction de Bell Canada annonçait qu'elle désavouait entièrement la note directive qui émanait d'un cadre intermédiaire de la compagnie à Toronto."

Maintenant

s'indexe aussi
au coût de la vie!



Depuis octobre 1968, soit depuis six ans, les prix des abonnements à *Maintenant* sont demeurés stationnaires, soit \$7.00 (abonnement ordinaire), \$5.00 (étudiant) et \$10.00 (de soutien). Si nous avons réussi jusqu'ici à compresser au maximum les frais de rédaction, en revanche les frais d'impression et de distribution n'ont fait qu'augmenter avec l'inflation galopante. Nos sympathiques abonnés comprendront donc que les hausses ci-dessous mentionnées étaient inévitables... et plusieurs en profiteront sans doute pour transformer fraternellement leurs abonnements ordinaires en abonnements de soutien!

Abonnement ordinaire: \$9.00
étudiant: \$6.00
de soutien: \$15.00

Je désire recevoir MAINTENANT à partir du mois de

Je choisis un abonnement: ordinaire \$9 ☐ étudiant \$6 ☐ de soutien \$15 ☐

J'inclus la somme de

Nom:

Adresse:

**Envoyez
votre formule
d'abonnement
aujourd'hui**

MAINTENANT
2765 Côte Ste Catherine
Montréal H3T 1B5
(514) 739-2758

Bureau de Dépôt Légal
Bibliothèque Nationale
1700, rue St-Denis
Montréal 129, Qué.

mt

Le JOUR



ABONNEMENTS: Tél: 331-8961
387 boul. Lebeau
Montréal 379